





37593/B.

Gilles



J.P. Lebas in. et Sculp.

*Quoi-que la Bête ici prouve sa connoissance,
Et qu'elle se conduit par le Raisonnement ;
L'Homme lui fait sentir, que, si son Ame pense,
Elle ne peut Vouloir ni Penser librement .*

APOLOGIE DES BESTES.

O U

LEURS CONNOISSANCE
ET RAISONNEMENT

*Prouvés contre le Systême des Philosophes Cartésiens,
qui prétendent que les Brutes ne sont que des
Machines Automates.*

OUVRAGE EN VERS.

Par Monsieur MORFOUACE DE BEAUMONT.

Le prix est de cinquante sols, broché.



A PARIS,

Chez PIERRE PRAULT, Quay de Gesvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





A M O N S I E U R
L E C O M T E
D' A R G E N S O N
C O N S E I L L E R D' E S T A T ;

Grand-Croix, Chancelier, Garde des Sceaux
de l'Ordre Roial & Militaire de Saint
Loüis, & Chancelier de Monseigneur le
Duc d'Orleans.

E P I S T R E.



*O I, dont l'Esprit orné de vastes
connoissances,*

*Regla le Tribunal des plus hautes
Sciences ; **

T O I, dont le sage Oracle, à la fleur de tes ans ;

** Président de l'Academie Roiale des Sciences en 1731.*

EPISTRE.

Décida du destin des veilles & des Sçavans ;
Pardonne D'ARGENSON, si je mets mon

Ouvrage

A l'abri de ton nom, en briguant ton suffrage :
Daigne me l'accorder ; seul il fera fleurir
Les sujets curieux que je te viens offrir.
De ta vive Lumière ils ne sont point indignes.
Des modernes Auteurs, Philosophes insignes,
J'attaque, je combats l'ambitieuse erreur
Qui de l'ETRE ETERNEL sonde la profondeur,
Et prétend que la Bête est une Créature
Qui, purement Machine, agit à l'aventure.
Mais ton sublime esprit perçant l'obscurité
Du voile dont on veut couvrir la vérité,
A bien sçû pénétrer le Sens & la Morale
Que par ses actions la Bête nous étale.
DE DES-CARTES, Tu sçais le système
orgueilleux
Qui d'abord ébloiit par son faux Merveilleux

E P I S T R E.

*C'est à toi de juger si mes foibles lumieres
Ont assés dissipé ses brillantes chimères.*

*Sur mon timide essai jette un œil gracieux ;
Ma Muse en pourra prendre un vol audacieux.*

*J E chantai les vertus de ton illustre Père ,
Lors que du Sceau Roial digne Dépositaire ,
Dans un tems difficile il fut , avec éclat ,
La ressource , l'apui , le bonheur de l'Etat.*

*MINISTRE , il rappela du fonds de l'indigence ,
Le Crédit presque éteint , la joie & l'abondance.
Ses vertus que son Sang fait revivre en ton Cœur ,
T'ont déjà d'un grand Prince assuré la faveur.
Son Auguste Maison qui connoît ta prudence ,
Dépose dans ton sein sa juste confiance.*

*Pour remplir dignement ce poste glorieux ,
Ta Sagësse t'admit dans le Conseil des Dieux ;
Ce haut rang est le prix de ton Intelligence.
Ton amour pour ton Roi répond à ta naissance.
NEUF siècles ont transmis à ta Posterité*

EPISTRE.

De ton premicr Ayeul la noble antiquité. (a)
Ses neveux , aspirans à la gloire immortelle ,
Pour l'Eglise (b) & l'Etat ont signalé leur
zèle. (c) (d)
Les uns ont pour leur Roi, sous les drapeaux de Mars,
Aux dépens de leur vie affronté les hazards. (e) (f)
D'autres , par leur Génie adroit & politique ,
Deux fois Ambassadeurs près d'une Républi-
*que *. (g)*

(a) Basile de Voyer Premier du nom, sous l'Empereur Charles le Chauve vers l'an 877.

(b) Etienne de Voyer Sire de Paulmy, Epoux d'Agathe de Beauveau, fonda l'Abbaye de Beaugerais en 1245. Il accompagna St. Louis en son voiage de la Terre-Sainte.

(c) Pierre II. de Voyer, &c. Grand Bailli de Touraine; Fonda l'Eglise Collégiale de St. Nicolas; mena la Noblesse de la Province à Charles VII. à Chinon.

(d) Bertrand de Voyer son fils, Chevalier de St. Jean de Rhodes, signala sa valeur à la défense du Siège de cette Isle, sous Bertrand de Cluys, Grand-Prieur son Grand Oncle en 1480.

(e) Jean II. de Voyer, &c. Grand-Bailli de Touraine, fut blessé en 1512. à la Bataille de Ravenne, & à celle de Pavie Commandant sous François I. en 1525. où l'ainé de ses fils fut tué à ses côtés. Il servit encore sous Henry II. & sous Charles IX.

(f) Louis de Voyer de Paulmy d'Argenson, petit-fils de Jean III. se distingua par sa valeur à la Guerre, & se signala à la Bataille de Coutras en 1587. en suivant le Parti d'Henry IV.

(g) René I. de Voyer de Paulmy, Comte d'Argenson, Maître

* Venise.

EPISTRE

*Dont il n'est pas aisé de manier l'Esprit ;
Cependant , auprès d'Elle en estime , en credit ,
Ont été par honneur , pour prix de leur Sagesse ,
Associés au Corps de sa haute Noblesse.
D'autres , par des talens autrefois ennemis ,
Ont sçu concilier MARS , MINERVE &*

THEMIS. (h)

*Leurs célèbres Neveux , toujours de Race en
Races.*

*Ont illustré leur Nom , en marchant sur leurs
traces.*

*Un si noble concours d'exemples glorieux
Va réunir en Toi l'éclat de tes Ayeux.*

*POURSUI donc , D'ARGENSON , ta
brillante Carrière ,*

des Requêtes, Intendant en plusieurs Provinces, Conseiller d'Etat & Ambassadeur à Venise , où il mourut en 1651.

René II. de Voyer, Marquis de Paulmy, Comte d'Argenson, Maître des Requêtes, Conseiller d'Etat, aussi Ambassadeur à Venise, mort en 1700.

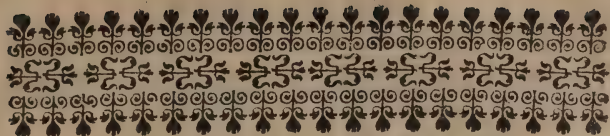
(h) Jean II. de Voyer, dont on a parlé cy-dessus, qui s'étoit distingué par sa valeur au Service de François I. en Italie, se rendit encore recommandable par ses Sciences & par son amour pour les Belles-Lettres qu'il avoit cultivées.

EPISTRE.

*Tu conduis la Fortune, & la Gloire t'éclaire.
Ton mérite applaudi, ton Esprit, ta Candeur,
Un jour t'élèveront au faite de l'honneur.
Veuille le juste Ciel accomplir mon présage!
Et Toi, daigne agréer mes vœux & mon hom-
mage.*



PREFACE.



P R É F A C E.

A V I A Pieridum peragro loca nullius ante
Trita Solo : Juvat integros accedere fontes ,
Atque haurire : Juvatque novos decerpere flores;
Insignemque meo Capiti petere inde coronam
Unde priùs nulli velarint tempora Musæ.

Primùm , quòd magnis doceo de rebus.

Deinde , quòd obscurâ de re tam lucida pango
Carmina , musæo contingens cuncta lepôre :
Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur,

Lucretius Poëta & Philosophus,
de Rerum Naturâ. Lib. 1.

J' O S E ici le premier m'ouvrir une carrière
Que nul autre , avant moi , n'avoit osé tenter.
Les Muses n'avoient point encor fait éclater

P R E F A C E.

Dans ces Lieux ténébreux leur divine lumière :

Mais par un fier & noble effor ,

Dans mon poétique transport ,

Je veux boire à longs traits de l'eau de l'Hy-
pocrène ;

Et sur les bords de la fontaine

Je vais cueillir des fleurs dont l'éclat éternel

Couronnera mon front : Honneur qu'aucun
Mortel

N'avoit encore osé prétendre :

Mais l'Ouvrage important que je vais entre-
prendre ,

Semble justement me flater

Que je suis le premier qui le doit mériter :

Car sur une matière abstraite , sèche , ob-
scure

Que nous voile toujours la jalouse Nature ,

Je répandrai des traits tout brillans de clartés

Que ma Muse ornera de nouvelles beautés.

P R E F A C E.

*nec fama Deum, nec fulmina, nec
minitanti*

Murmure compressit Cælum

Ergo vivida vis animi pervicit, & extra

Processit longè flammantia mœnia Mundi;

*Atque omne Immensum peragravit mente, ani-
moque.*

Idem, Lucret. Lib. 1.

DEPUIS le Centre de la Terre
Jusqu'au delà du Monde, en parcourant les
Cieux,

Je porterai mes regards curieux
Au dessus de l'Olympe, en bravant le Ton-
nerre.

C'EST ainsi que LUCRECE, en grand
Physicien,
Philosophe intrépide & sublime Poète ;

P R E F A C E.

Annonçoit sa Physique au son de la Trom-
pette.

Ce début étoit fier ; mais il le soutint bien.
Son Esprit transcendant joint à sa hardiesse ;
Justifiant sa force , a rempli sa promesse.

M A I S moi , de son beau feu stérile admi-
rateur ,

Je me suis bien gardé de l'orgueilleuse audace
De prétendre l'atteindre en marchant sur sa
trace ;

Ni de son stile approcher la hauteur.
Crainte de m'égarer par un vol trop rapide ;
Je me suis renfermé dans ma sphère timide ;
Heureux si , me bornant à la simplicité ,
J'ai pu de mon sujet prouver la vérité !

Lors que j'en formai l'entreprise ,
Je consultois ma Muse ; invoquant son se-
cours ;

P R E F A C E.

D'un si nouveau dessein Elle parut surprise,
Et me tint ce sage discours :

O TOI, pour qui ma complaisance,
De quelques vers coulans aprouva la cadance !
As-tu bien réfléchi sur la difficulté
D'argumenter en vers sur des faits de Physique,
Dont LUCRECE lui-même, en sa verve emphatique,
Quoi-qu'inspiré par moi, fut presque épouvanté ?

N'as-tu pas observé que ce riche Génie
S'est plaint amèrement de la stérilité
De la Langue Latine, & dont la pauvreté
Refusoit à ses Vers le nombre & l'harmonie ?

Nec me animi fallit obscura

Difficile illustrare Latinis versibus esse ;

Multa novis verbis præsertim cùm sit agendum ,

Propter EGESTATEM LINGUÆ & rerum novitatem.

Lucret. Lib. 1.

P R E F A C E.

S O U S le joug que la Rime impose aux vers

François ,

Et dont l'Entoufiafme est fans cesse l'esclave ,

Pourras-tu te ploïer , & soutenir le poids

D'un stile exact & clair , noble , agréable &
grave ?

Toutesfois , je veux bien , fans te décourager ,

Te montrer les écueils où tu peux t'engager.

D E S graces & des fleurs de notre Poësie

Adoucir & parer l'âpre Philosophie ,

Est un rare Talent : C'est un suprême don

Qu'au Parnasse on réserve aux Enfans d'Apol-

lon.

C'est peu d'avoir réglé le plan de ton Ouvrage ,

Et d'en peindre à l'idée une flateuse image ;

Il faut que l'exécution

Marche d'un pas égal avec l'invention ;

P R E F A C E.

Et qu'un Esprit hardi , fans être téméraire ,
Se conduise au flambeau dont la Raïson l'é-
clairc.

D'ofer tracer en vers un sentier lumineux

Dans la Physique ténébreuse ,

Est le noble projet d'une ame généreuse ;

Mais le succès en est douteux.

Penfes-tu que des Vers gênés par la matière

Conserveront leur grace entière ?

Dans un sujet scabreux , aride , sec , ingrat ,

Toute la force de la Verve ,

Sous des termes bornés , languit , tombe , s'é-

nerve ;

Et le feu le plus vif jette un mourant éclat.

Il est des traits d'histoire , ou pompeux , ou ter-

ribles ,

Où l'Ame se déploie ; & qui sont susceptibles

Du Grand , du Merveilleux , de la Sublimité

Où notre Art doit porter sa noble Majesté.

P R E F A C E.

S'agit-il de décrire un Combat, un Naufrage,
Ou de Guerre civile un Empire agité ?
Dans de si vastes champs , l'Esprit qui se dé-
gage
Frape des vers au coin de l'Immortalité.

IL n'en est pas ainsi quand il faut se restreindre
Au stérile récit de la construction
Des Loges du Castor : Ou quand il faut dé-
peindre
Cet Art qui pour le miel compose le rayon :
La Prose peut à peine exprimer la merveille
De l'Alvéole & de l'Abeille.

Ajoute encore à ces difficultés ,
La contrainte d'user de termes répétés ,
Et dont le petit nombre unit à sa rudesse ,
Le dégoût & la sécheresse.

Faut-il représenter les simples actions
De la Bête qui vit suivant ses notions ?

P R E F A C E.

Pour les bien exprimer quelle triste disette

Souffre le plus riche Poëte !

Les seuls mots de PENSE'E & de RAISONNE-
MENT ,

Et ceux d'AME & de CONNOISSANCE

Font les conclusions , fixent la conséquence

Que produira chaque Argument.

Joins à ces embarras , celui des Syllogismes

Et de l'obscurité des captieux Sophismes :

Tous ces barbares mots font , malgré les Ta-
lens ,

Peu propres pour des Vers pleins , nerveux &
coulans.

COMMENT donc réfuter le langage frivole

Et les chicanes de l'Ecole ?

Dans ce sombre Cahos quel Guide prendras-
tu ?

Le goût François dédaigne un sujet rebatu.

P R E F A C E.

Sur l'Ouvrage que tu projettes ,
De mille Ecrits en prose il est trop rebuté ;
Et sur ces questions épineuses , abstraites ,
Il veut qu'à l'agrément on joigne la clarté :
Sans cet Art ne croi pas le pouvoir satisfaire.
C'est peu de raisonner ; le secret est de plaire.

SUR ces Sujets obscurs pour répandre du
jour, ~~de la lumière~~

Il faut emprunter le détour

De l'ingénieux Apologue

Qui leur convient si naturellement.

Mais on s'ennuye au Monologue ,

S'il n'est pas égayé de Sel & d'enjoûment :

Ce délicat mélange & ce rare assemblage

Est de nos Favoris le glorieux partage.

N'importe : C'est un Art que je veux t'ensei-
gner.

Attentif aux leçons que je te vais donner ,

P R E F A C E.

Profite du secours que ma faveur te prête.

IL FAUDRA sur la Scene introduire une

Bête

Qui de son Genre Brute en reclamant les

droits,

Viendra de la Nature interpeller la voix ;

Et de ses Actions tirant la conséquence ,

Démontrer que son Ame a quelque connois-

sance.

Cependant nul Mortel n'expliquera comment

Se forme & se produit ce bel arrangement.

Garde-toi bien d'entrer dans la Metaphysique :

Un sujet si sublime est trop mystérieux :

C'est l'écueil de l'Esprit le plus Philosophique ;

Dont l'éternel Secret n'est réservé qu'aux

Dieux.

Tu te perdrais au bord de ce profond abyme ;

Et de ta hardiesse on te feroit un crime.

P R E F A C E.

Il suffit qu'en Physicien
Tu prouves au Cartésien,
Par démonstrations & par l'expérience,
Que l'Ame de la Bête agit par connoissance.
Laisse aux Présomptueux soutenir leur moyen
D'assigner à son ETRE, un ETRE mitoyen
Entre l'Ame matérielle
Et ton Ame spirituelle.
Evite l'équivoque, & mets de ton côté
La docte & sage Antiquité.
Fai, comme Elle, sentir l'éminente distance
De l'Ame de la Bête, & du foible rayon
De son imparfaite Raïson
Jusqu'à l'humaine Intelligence
Qui par sa noble qualité
Sur l'autre ETRE animal soutient sa dignité.
Tu sçais que l'Apologue, au dessus de la Fable,
Ne doit représenter qu'un sujet véritable : *

* Voiez Aristote.

P R E F A C E.

C'est peu qu'il ait du Vrai l'immortelle beauté;
Son plus grand avantage est la moralité.

VOILA l'unique objet qu'un Esprit raison-
nable

Doit suivre pour unir l'Utile à l'Agréable.

ENTRE les modernes Auteurs

Pren la Fontaine pour modèle.

Instruire & badiner en répandant des fleurs ;

Est le fruit immortel de sa grace nouvelle.

Ses sujets , il est vrai , plus rians que les tiens ,

N'ont point des Argumens les importuns liens :

La Fable lui laissoit tout l'effort de sa Veine :

Mais de la Vérité la majesté t'enchaîne.

Ainsi , ne préten pas pouvoir , en liberté ,

D'une douce harmonie égayer ton Traité.

J'E ne saurois assés admirer ton audace ;

Lors que je vois que le premier

P R E F A C E.

Tu veux risquer une Préface

Qu'en vers François tu prétens publier.
Quoi ? Pour faire sentir qu'il est très-difficile
De traiter en beaux vers , avec précision ,
Un sujet délicat , sérieux & stérile ;

Tu portes ton ambition
Jusqu'à versifier , par un nouvel usage ;

La Préface de ton Ouvrage ?
Crois-tu que le Public , ce Juge redouté ;
T'accordera la moindre grace
En faveur d'une nouveauté

Qui pourroit exciter du bruit sur le Parnasse ?
Je sçais que notre Elève & cher fils CRE'BILLON
Peut te servir d'exemple, ou plutôt d'aiguillon.
Au Parnasse François lors qu'il a pris séance ,
Il a le premier introduit ,
Par sa poétique Eloquence ,

D'un beau discours en vers l'usage & le récit.
Apollon applaudît à cette Invention

P R E F A C E.

Qui par les Décrets affermie ,
Servira désormais de Constitution
Au Poète aspirant à notre Academie.

Dans les Régîtres éternels
De notre Temple de Mémoire ,
Faire graver son Nom ; Est la suprême gloire
Qui seule peut aux Dieux égaler les Mortels :
Mais pour y parvenir que d'efforts, que d'ob-
stacles !

On ne décerne cet honneur
Qu'à ceux dont le mérite est déclaré vain-
queur ,
Et couronné par nos Oracles.

ELLE dit. Elle vole au haut de l'Hélicon ,
Et m'imprime , en partant , sa divine leçon.
Sur sa trace Elle laisse un sillon de Lumière
Qui passa de mes yeux jusques à mon Esprit.
Ce céleste rayon m'éclaire , & me prescrit

P R E F A C E.

L'ordre qui doit regner dans ma sombre matière.

S O U S ces présages gracieux,
Je présente aux S Ç A V A N S, & risque ma
Préface.

Si leur Sagacité me faisoit quelque grace,
De mon Ouvrage entier j'augurerois bien
mieux.

J'aurai tracé, du moins, un chemin difficile:
Un jour quelque Poète & Philosophe habile,
Par de sublimes vers, pleins d'érudition,
Portera mon Projet à sa perfection.

En attendant cet avantage,

De cet essai l'on pourra faire usage.

· · · · · *Si quid novisti rectius istis,*

Candidus imperti: Si non, his utere mecum.

Horat. lib. i. Epist. vi.

APOLOGIE



APOLOGIE DES BESTES,

O U

LEURS CONNOISSANCE
ET RAISONNEMENT

*Prouvés contre le Systême des Philosophes Carte-
siens qui prétendent que les Brutes ne sont
que des Machines-Automates.*



U E tu fais peu d'honneur à la sage
raison,

Homme orgueilleux ! Tu fuis la
brillante Lumière

Que t'offre son flambeau: Ton erreur lui pré-
fère,

A

D'une fausse lueur la sombre exhalaison :
Plein d'une folle idée , en vain tu t'imagines
Que les Bêtes ne sont que de pures Machines
Sans ame , sans pensée ; & qu'un aveugle
instinct

Les conduit au hazard sans principe distinct.

Mais pour rougir de ta chimère ,
Et sentir tes illusions ,

Compare un peu tes actions

A leur conduite régulière.

Cette comparaison révolte ta fierté :

Mais sans te prévaloir de ta subtilité ,

Ose à ton amour-propre imposer le silence ;

Et tu reconnoîtras où panche la balance.

PHILOSOPHES présomptueux ,

Ne soyez plus si fastueux

D'un esprit singulier qui vous trompe & vous
flate ;

Quittez vos préjugés : Ecoutez les leçons ;

Ou du moins les sages raisons

Dont la Bête prétend fronder vôtre A U T O -

M A T E ;

Et d'un Sytème faux , par l'orgüeil inventé ,

Vous connoîtrez l'absurdité.

P A R un aveu public nous consentons , dit-elle ,

De vous abandonner la fière opinion

D'être animés vous seuls , à notre exclusion ,

Par une Ame spirituelle ;

Et pour vous mieux flater sur cette dignité ,

Nous ne contestons point son immortalité.

Nous ne sentons que trop avec quelle dis-

tance

La nature a voulu vous élever sur nous ,

Et vous donner la préséance :

Nous y sommes soûmis sans en être jaloux.

A ij

Quelque dur que soit votre Empire,
Nous le souffrons sans murmurer :
Mais nous sommes las d'endurer
Tous les traits dont on nous déchire.
On prétend dégrader par un noir attentat
Notre Nature & notre Etat.
Cet outrage nous force à rompre le silence.
Nos sensés Animaux se plaignent par ma voix,
Et m'ont chargé de leur défense.
La Nature m'inspire & réclame nos droits :
Nous ne manquons jamais de respecter les
vôtres ;
Pourquoi nous troubler dans les nôtres ?
Daignez donc, Philosophie, écouter nos dis-
cours ;
Car je m'expliquerai sans art & sans détours.
Nous ignorons l'empoulée hyperbole,
Et les sophismes de l'Ecole.
Eclairés par le sens-commun,

Nous n'emprunterons point d'argument im-
portun.

DEPUIS des siècles innombrables
Nous étions en possession
D'agir en Bêtes raisonnables
Pour notre conservation :

Mais il est survenu depuis plus de vingt Lustres,
Un Philosophe audacieux
Qui croyant se rendre fameux
Par des découvertes illustres ,

A risqué contre nous un romanesque Ecrit
Qui n'a pas fait honneur à son sublime Esprit.

Cette fable philosophique

A néanmoins scû plaire au cerveau lunatique
De quelques faux Scavans & bizarres Docteurs
Que la nouveauté seule engage en ses erreurs.
Ce jeu qui devoit être une plaisanterie ,
A contre nous , enfin , passé la raillerie ;

Et ses Sectateurs captieux
Ont pris sur ce sujet, un ton trop sérieux.
On vit de leurs fécondes plumes
Eclorre assez rapidement
Un nombre de petits Volumes
Ecrits avec quelque agrément :
Mais pour apprécier ces comiques Ouvrages,
On ne les met qu'au rang des jolis badinages.
Quelques traits hazardés aux dépens du bon-
sens,
Et de la nouveauté les charmes séduisans ,
Leur attirèrent les suffrages
De quelques Curieux, ou qui passoient pour
tels ;
Esprits d'ailleurs légers, vains, superficiels
Qui, pour se signaler, nous chargèrent d'ou-
trages.
A peine trouvions-nous deux ou trois défen-
seurs ;

Les Pédans contre nous s'érigeoient en Au-
teurs ;

Et le beau sexe même , amoureux de la mode ,
Exaltoit à la Cour la nouvelle méthode.

Du Héros du Parti les Disciples fameux ,
Pour ébloüir l'esprit de l'ignorant Vulgaire ,
Elévoient jusqu'au Ciel , en des termes pom-
peux ,

Sa découverte imaginaire.

Il sçut avec adresse en usurper l'honneur ,
Quoi-qu'au fonds il ne fût que simple imitateur ,
Et même Ecrivain plagiaire ,

D'un certain Charlatan , Médecin Espagnol ,
Philosophe visionnaire ,

Dont le cerveau brûlé s'égara dans son vol.
La Brigue cependant , yvre de son Système ,
Pour le mettre en crédit , usa de stratagème ,
Et prit soin de l'entortiller

* Gometii Pereira Antoniana Margareta Methymnae Gampi 1554. in fol.

De fictions & de fadaïses ,
En alleguant , pour preuve , un cahos d'hypo-
theses

Qu'elle nous laisse à débrouïller.

MAIS avant que d'entrer en ce noir labyrinthe,
Philosophes, souffrez l'analyse succinte,
Que tous nos Animaux viennent vous pré-
senter ,

Des reproches discrets qu'ils ont droit de
vous faire.

C'est un petit préliminaire

Qui pourra ne vous pas flater.

Cependant de nos droits la modeste défense
Jamais ne blessera l'exakte bienféance.

Pour l'honneur de notre Etre il faut nous re-
lever

De l'avilissement indigne

Où vôtre Chef fameux, par son orgueil insi-
gne ,

Pour se faire une Secte, a voulu nous braver.

Et nous allons bientôt vous montrer si les Bêtes

Que vous privez de sentimens,

Sur l'article des mœurs ne sont pas toujours

prêtes

A vous faire rougir de vos égaremens.

Si cet article d'importance

Vous est prouvé bien clairement,

Il emporte la conséquence

Que l'Animal procède & qu'il vit sagement,

Je vais donc commencer par un détail sincère,

A développer sans mystère

Toutes les oppositions

De nos mœurs à vos passions.

NOUS voyez-vous brûler de la soif des

richesses,

Et de l'ambition caresser les foiblesses?

Contens de la Nature, attentifs à sa voix,

Nous suivons son penchant, nous observons
ses loix.

Du jugement des sens dont elle nous partage,
Plus sagement que vous, nous sçavons faire
usage.

Le présent nous suffit. Jouïr est notre objet.

Sur l'obscur avenir rien ne nous intéresse,

Tandis qu'à ce soin inquiet,

La crainte & les desirs vous attachent sans
cesse.

J A M A I S le moindre excès, jamais la
volupté,

Ne dérangent notre santé.

Nous goûtons les plaisirs qu'inspire la Nature;

Mais ils sont mesurez, & notre joie est pure.

Pour prolonger nos jours au gré de nos Destins

Nous ne consultons point l'art de vos Méde-
cins:

Dans les bois & dans les prairies,
Par un choix assuré nous sçavons recourir
Aux Simples propres à guérir
Nos langueurs & nos maladies.

LES Antres, les Forêts, les Côteaux, les
Gazons,
Nous servent de retraite, & meublent nos
maisons,
Et jusqu'aux plus petits Insectes,
Nous sommes nos seuls Architectes;
Vos Palais, je l'avouë, ont l'éclat du Soleil;
Vous les ornez d'azur & de riche dorure,
Et croyez fièrement que votre Architecture,
N'a rien parmi nous de pareil:
Mais nous vous oposons l'admirable structure
Dont nos ingénieux Oiseaux,
Dédaignans le Compas, la Regle & la Mé-
sure,

Sçavent suspendre en l'Air , sur la Terre & les
Eaux ,
Leurs nids si bien placés dans un juste équi-
bre ,
Que leur balancement est aussi sûr que libre.
Pouvez-vous regarder sans admiration ,
Le Chef-d'œuvre de l'art , le nid de l'Alcion ?
La Mer qui sur ses bords voit floter cet ou-
vrage ,
L'admire , & par respect en écarte l'orage.
Sous un feuillage épais en goûtant la fraîcheur ,
D'un Soleil trop ardent nous savons nous dé-
fendre.
Et quand des Aquilons le froid nous vient sur-
prendre ,
Dans de tièdes abris nous bravons sa rigueur.
QUOI-QUE nous ignorions le sublime Gri-
moire

Des Docteurs de l'Observatoire

Qui des refforts des Cieux font les fins Scruta-
teurs ;

Nos petits Almanacs sont plus sûrs que les
leurs ;

Sur eux nous avons l'avantage

De prédire, à coup sûr, le beau tems & l'orage :

De loin nous prévoyons la foudre, les éclairs ;

Les changemens des vents, les tourbillons

des airs ;

Et nous avons encore assez de connoissance,

Pour nous mettre à couvert de leur noire in-
fluence.

LES Fleuves, la Terre & la Mer

Ne fournissent qu'à peine à vos superbes tables

Ces ragoûts raffinés, ces morceaux délectables

Que l'on n'estime encor qu'autant qu'ils cou-

tent cher.

Les vins les plus exquis vous semblent infides,

Et vous empoisonnez leur bonne qualité,

En les convertissant en ces flammes liquides

Qui vous brûlent le sang par leur activité.

Cependant vous bûvez cette liqueur traitresse,

Dont vous poussez l'excès souvent jusqu'à l'y-
vresse.

Ainsi tous vos festins si variés, si doux,

Sont mêlés d'amertume & de dégoûts extrê-
mes.

Dans leur simplicité tous nos mets sont les
mêmes.

Un appétit réglé nous tient lieu de ragoûts.

Parmi nous il n'est point de Bête

Qui pour son aliment ne préfère le grain,

Tel que, pour nous nourrir, la Nature l'apréte,

Et que par tout répand sa liberale main.

La Terre à nos désirs offre avec abondance

Les fruits qu'elle produit pour notre subsistance.

Nos repas font honneur à la frugalité.

Notre boisson est saine, & sans être enivrante.

Elle nous défaltère, & même nous contente,

Toujours avec sobriété.

SANS suivre, comme vous, le caprice
des modes,

Ni nous parer d'ornemens empruntés,

Nos plumes, notre peau font seules nos beautés,

Et toutes les faisons nous les rendent commo-

des.

Tandis que vous tirez de nous

Vos profits, vos plaisirs & votre nourriture,

Votre ingratitude est si dure,

Que nous ne recevons de vous,

Pour toute notre récompense,

Que perfidie & violence.

ECLAIRE'S & conduits par le droit
naturel,

Nos mœurs, nos passions sont toutes inno-
centes.

Nous ne craignons jamais les peines infaman-
tes

Que contre vous décerne un Code criminel.
Parmi nous la Nature est toujours respectée,
Même dans nos transports les plus voluptueux;
Mais vous la violez par l'ardeur détestée
D'un raffinement monstrueux.

JE n'ai fait qu'effleurer d'une façon légère,
Et par les traits coulés d'un modeste pinceau,
Nos inclinations & votre caractère,
Dont le contraste entier finiroit le tableau;
Tâchons de l'achever, & de vous faire en-
tendre
Jusqu'où la Bête peut étendre

Ses facultés d'agir & son raisonnement ,
Dont l'ame est le principe & le seul fonde-
ment.

Mais pour vous en convaincre , il faut que je
détruisse

Votre bizarre opinion

Que chacun parmi vous contourne & subtilise
Bien moins par examen , que par prévention.

Ainsi, fans redouter qu'un Censeur me repro-
che

Que je veuille éluder le nœud qui nous ac-
croche ;

Je vais mettre en leur jour vos propositions
Que je réfuterai par mes objections.

D'ABORD vous soutenez, quoi-que l'on vous
en blâme ,

Que nous sommes des Corps organisés, fans
Ame ;

Que, construits on ne sçait comment,
Nous n'avons aucune puissance
De voir & de sentir par quelque connois-
sance,

Ni même machinalement.

Et par une autre idée assez originale,

Vous osez nier hardiment,

Que nous ayons physiquement

Ce que vous appelez la faculté vitale.

Mais quand vous nous privez de sensibilité,

Helas ! vous le sçavez, c'est cette qualité

Qui seule nous rend misérables :

Que nous vous serions redevables,

Si votre idée étoit une réalité

Qui nous pût revêtir d'impassibilité !

Nous entendriez-vous crier, gémir & plain-
dre,

Quand, à force de coups, vous voulez nous
contraindre :

Mais nos gémissemens , notre vive clameur ,
Selon vous , ne sont point des signes de douleur :

Vous ne faites de nous que des Montres son-
nantes

Dont , lorsque le timbre est frappé ,
Les Machines rétentissantes

Rendent le même son qui nous est échappé.

Grace à vos rêves ridicules ,
Eh bien , nous voilà donc transformés en Pen-
dules.

N'est-ce point trop nous ennoblir ?

Oui , dites-vous , il faut encor vous avilir ;
Vous n'êtes , tout au plus , que des Marion-
nettes

Qui , sans sçavoir agir , faites des piroüettes.
Mais nous vous répondons , levez votre ban-
deau ;

Notre métamorphose est dans votre cerveau.

C'est pour vous égayer dans votre humeur
caustique,

Que vous ne remuez nos Corps
Que par un mouvement de simple mécani-
que,

Dont, au lieu de nos sens, vous faites des
ressorts.

Quoi? le Renard, le Singe & les Bêtes ca-
nines

Ne sont que de pures Machines
Qui, sans perception & sans nul sentiment,
N'ont, dans leurs fonctions, qu'un jeu de mou-
vement?

L'adroit imitateur de la malice humaine,
Le Singe, loin d'agir & penser finement,
N'est donc qu'un tuyau d'Orgue, ou bien
quelque instrument

Qui suit par ses ressorts une route incertaine?
Mais à quoi pensez-vous quand, pour nous
abaïsser,

Vous voulez nous faire passer
Pour des manières d'Etre & pour des Corps
Sans vie ?

Je tiens ce dernier trait pour un trait de folie :
En des jours de bataille un Cheval plein d'ardeur

Ne vous prouve-t-il pas son intrépide cœur ?
Quand vous nous égorgez par votre violence ;
Pour tirer de nos chairs les suc's vivifiants ;

Votre barbare expérience

Ne vous dit-elle pas que nous mourons vivans ?

D'une Louve affamée , ou de rage écumante ;
Si vous aviez senti la gueule dévorante
Vous entamer le bras du moindre coup de
dent,

Vous ne formeriez plus votre absurde inci-
dent.

MAIS c'est trop m'arrêter sur cette bagatelle
Qui ne mérite pas tant de discussion.

Traisons une autre question
Plus digne de notre querelle.
D'un Principe certain tâchons de convenir.

QUAND vous voulez vous définir,
Ne déclarez-vous pas, ainsi que tous les Hom-
mes

Qui n'en font point formalisés,
Que vous êtes ce que nous sommes,
Des Animaux organisés?

Or, si nous sommes des Machines,
Vous en êtes aussi, du plus ou du moins fines.
Avec vous, sur ce point, nous voilà donc d'ac-
cord;

Mais nous nous récrions & protestons d'injure,
Lors que vous soutenez que la sage Nature
Nous a formés sans Ame, & nous meut par
ressort.

Le seul mot d'Automate est donc ce qui nous

représente, pique,

Dans le sens que vous l'exprimez,
En nous attribuant des Corps inanimés :

Or, sur cela je vous réplique :

Ce qui nous constituë en Etres d'Animaux,
Sont nos Sensations & nos Esprits vitaux.

Mais votre Automate arbitraire
Ne sçauroit recevoir qu'une Ame imaginaire.
Il suit que nous naissons & vivons agissans,
Par un Principe interne animés & pensans,
Toujours pour notre bien en chaque circon-
stance,

Procédans à nos fins par notre connoissance.
La Machine Automate, en son arrangement,
N'a point la faculté d'agir par jugement ;
Avec tous ses ressorts d'une industrie extrême,
Elle ne peut penser, ni sentir par soi-même :

Mais la Nature, en nous formant,

Veut bien nous influer certain raisonnement :

Ainsi, la différence éclate

De la Bête qui pense, & de votre Automate.

Nous ne sommes point envieux

Que vos habiles Machinistes

Et vos plus excellens Artistes

Prêtent à leur Machine une langue & des

yeux ;

Ils la feront parler ; mais jamais leur sçavoir

Ne fera qu'elle puisse entendre, appercevoir.

L'artifice peut bien l'exercer à la danse,

Avec grace & justesse, en mesure, en cadence

Il lui peut encore assortir

Nos actions extérieures ;

Mais pour nos passions qui sont intérieures,

Il ne pourra jamais les lui faire sentir.

Leur Machine, en un mot, n'est qu'artificielle,

Et la nôtre, au contraire, est toute naturelle,

Elle a, comme la vôtre, un principe pensant

Qui la regle & conduit dans un ordre constant.

Sans doute cet article blesse

Votre extrême délicatesse.

C'est une vérité que vous voulez bannir ;

Mais que , pour notre honneur , nous devons
soutenir :

Et si cet argument n'est pas assez plausible ,

Je vais en proposer un autre plus sensible.

QUE de vos Ouvriers le Génie inventif

Epuise tout son Art ; qu'il excelle & raffine

A perfectionner la plus rare Machine ;

Pourra-t-il lui donner un Esprit sensif ?

Supposons qu'en son Corps il place les Viscé-

res ;

Qu'il y joigne des Nerfs , des Veines , des

Artères ;

Qu'il les ajuste dans leur rang ;

Pour y faire couler & circuler le sang :

Dans ce Chef-d'œuvre mécanique
Pourra-t-il faire agir la vertu prolifique ,
Et lui communiquer par quelque infusion,
Un principe effectif de génération ?
La Poupée en ressorts la mieux envelopée,
Disposée , assortie avec dextérité,
N'aura jamais la faculté
D'engendrer une autre Poupée.
Mais tous nos Animaux ont la propriété
De perpétuer leur espèce
Lors que la Nature les presse
De joindre leurs plaisirs à la fécondité.
V O S autres visions plus creusées que subtiles
Vous fournissent encor cent contes puériles :
Tâchons de les tirer de leur obscurité,
Pour ensuite y répondre avec solidité,
En réfutant vos fyllogismes
Et tous vos captieux sophismes.

V O U S dites que nos mouvemens
Que je soutiens produits par quelque con-
noissance,
Sont naturels au Corps, & tous indépendans
D'un principe d'intelligence;
Et pour donner du poids à votre objection,
Dont vous faites souvent la répétition,
Après un détail assez ample,
Vous vous daignez, enfin, proposer pour exem-
ple.
L'Homme, nous dites-vous, mange, boit
marche, écrit,
Touche le Claveffin, badine, chante & rit;
Et tout cela se fait sans que l'Ame intervien-
ne
Ni que la volonté prévienne:
Ce sont des mouvemens purement naturels,
Des effets & des jeux des ressorts corporels;

Et que dans l'Animal on nomme spontanées ;

Enfin , de simples actions

Qui se font sans réflexions ,

Et que la volonté n'a point déterminées.

Or, puisque l'Homme ignore , en remuant son
Corps ,

Les mécaniques Loix qui reglent ses Res-
sors et ses forts ,

Pourquoi faudra-t-il que la Brute
Ait besoin de pensée & de raisonnement ?

Elle ne doit agir que naturellement ,

Sans connoître comment tout cela s'exécute.

LORS que vous voulez bien vous com-
parer à nous ,

Vous nous faites honneur ; mais par là croyez-
vous

Nous ébloüir & nous confondre ?

Ne vous abusez pas ; nous allons vous répondre.

JE ne dispute point , & conviens avec vous ,
Que vous ignorez comme nous ,
Comment se fait le Jeu de cette Mécanique
Qui par sa Puissance physique ,
Sans un ordre de l'Ame , agit sur les ressorts
Qui font remuer notre Corps :
Mais nous vous contestons l'absurde conséquence
Que vous prétendez en tirer ,
Lors que vous osez assurer
Qu'il s'ensuit que la Bête agit sans connoissance.
Car ne sentez-vous pas que cette induction
Auroit aussi sur vous , selon votre système ,
Une juste application ;
Et qu'il résulteroit de votre erreur extrême ,

Que quand vous agissez , ce n'est qu'aveuglément ?

Pourquoi vous avilir si ridiculement ?

Ne vous dégradez point pour nous faire injustice.

Quoi-que nous ignorions le secret artifice
Des ressorts qui nous font mouvoir ,
Nous avons cependant le don de concevoir
Le motif & l'objet , le sujet & la cause
Qui nous font entreprendre ou l'une ou l'autre chose ;

Et nous savons encor parvenir à nos fins ,
Toujours par les plus sûrs & les plus courts chemins ;

Car quelle que soit la lumière
Qui nous conserve & nous conduit ,
L'Ame ordonne , le Corps agit ,
Sans que l'Homme & la Bête en sçachent la manière.

Ceci soit dit sans offenser
La plus saine Philosophie
Qui, nous laissant notre Ame & l'acte de pen-
ser, nous condamne & nous justifie.

Vous condamne & nous justifie.
Mais sur la négative un Docteur aiguilé
N'est pas aisément épuilé;
Il soutient par orgueil le faux de son Prin-
cipe, & son illusion rarement se dissipe.

Ou son illusion rarement se dissipe.

VOUS osez dire que le Chien
Ne voit, ne sent, ne connoît rien.
Pénétré de douleur, s'il a perdu son Maître,
S'il court pour le chercher avec empressé-
ment;

Et d'abord qu'il le voit paroître,
S'il lui marque sa joie & son attachement;
S'il le flate, le fuit, le baise & le caresse;

Si ses fauts, ses transports expriment sa ten-
dresse;

Tout cela, dites-vous, se fait fans passion:

Le Chien n'en sent pas plus qu'une Aiguille
aimantée

Qui fans cesse se meut & se tourne agitée,

Pour rencontrer son Pole avec précision;

Dès qu'elle l'a trouvé, contente, fatisfaite,

Elle reste paisible, & n'est plus inquiète.

Cette absurde comparaifon

Fait tort au Philosophe, & choque la rai-
fon:

Car que l'Aiguille, enfin, libre dans la Bouf-
sole,

Incline vers le Nord, cherche & trouve son
Pole;

Son repos ou son mouvement

Peut-il vous démontrer un tendre sentiment?

L'Aiguille

L'Aiguille est toujours fer : l'Aimant est toujours pierre :

Ce sont des composés d'une insensible terre :
Mais du moins convenez que sur ces Mine-
raux,

Nous avons l'Ascendant des Esprits Animaux
Vous le niez. Voyons si je pourai vous vaincre.
Oui ; l'Esprit de mon Chien suffit pour vous
convaincre.

J'en pourrois ici rassembler
Mille faits singuliers qu'on auroit peine à
croire :

Mais pour ne vous pas accabler ,
Je me contenterai d'en effleurer l'Histoire.

Quoi-qu'injustement prévenu ,
Vous ne combatrez pas un trait bien reconnu,





LE BARBET DE L'OFFICIER.

CERTAIN vieil Officier réduit à la misère

(Ce cas est assez ordinaire)

N'avoit pour Domestique, & presque pour tout bien,

Qu'un Barbet qui fut son soutien.

Ce compagnon tendre & fidèle,
Pour son Maître indigent fut touché de pitié,
Peut-être d'intérêt. Non, c'étoit d'amitié;
Et pour le bien nourrir employa tout son zèle.
Il prend donc le parti d'être son Pourvoyeur.
Tantôt au Chaircutier, tantôt au Rotisseur

Il escamotte quelque proie

Qu'à son Maître, à l'instant, il apporte avec joie.

Le Boulanger voisin n'étoit pas plus exempt
De lui fournir en pain son petit contingent.

Au surplus, adroit à la chasse,
Souvent il attrapoit le Canard & l'Oïson,
Le Lièvre, le Faïsan, le Lapin, la Bécasse,
Qu'il aportoît entiers jusques dans la maison.
Ainsi, chez l'Officier fumoît grasse cuisine

Qui calmoit son humeur chagrine,
Mais enfin il paya son tribut à la mort.

Alors dans sa douleur amère,
Le Barbet se désole, hurle, se désespère;
Et d'un Maître si cher veut partager le sort.
Dès qu'on lève le corps pour le porter en
terre,

Il saisit le cercueil, il le grate, il le ferre:
En vain on le repousse, il veut à chaque ins-
tant,

Se jeter dans la fosse, & s'enterrer vivant.

A sa douleur si violente

Succède une langueur plus cruelle & plus
lente,

Sur la fosse il se couche: il refuse le pain,
Et souffre la soif & la faim.

Les yeux noyés de pleurs, il gémit, il sou-
pire;

Et percé de douleur, sur la tombe il expire.*

Si ce fait très-récent vous paroît incertain,
Vous en croirez peut-être un autre plus anti-
que,

Et dont l'Historien Romain **
Fut même spectateur & témoin authentique.

* A Tours.

** Dion Cassius.





LE CHIEN DE SABINUS.

SABINUS Favori de Tibère César
Qui l'aimoit tendrement comme son fils
bâtard,

Fut accusé de quelque crime ;
Et par un Décret légitime ,
Il fut conduit à Rome où , pour bonne raison ,
Par ordre du Sénat il fut mis en prison :

D'abord son Chien voulut l'y suivre ;
Mais , à coups de bâton , il en fut empêché :
Séparé de son Maître il ne pouvoit plus vi-
vre ,

Et triste près sa porte il gémissoit couché.
Cependant au coupable on fit trancher la tête
Et le tronc , avec elle , au Tibre fut jeté.

Le Chien du haut du pont , fans que la peur
l'arrête ,

Dans le Fleuve s'élance avec rapidité ;
Plonge au fond , prend la tête , & sur l'eau
la rameine ,

Tristement la regarde , & nageant avec peine,
Sur son dos il soutient le cadavre flotant ,
Le porte jusqu'au bord , & meurt au même
instant.

A ce touchant spectacle on vit la fière Ro-
me

Etonnée , admirer tant de fidélité ;

Applaudir & vanter la générosité

D'un Chien dont le bon cœur fait honte au
cœur de l'Homme.*

DANS les siècles passés , ni dans les tems
présens ,

*Dion Cassius,

Chez ses meilleurs amis , sa femme , ses enfans ,

Quelqu'un a-t-il osé prétendre
De trouver dans leur cœur une amitié si tendre ?

Mais pour sauver vos jours , vous tirer d'embarras ,

Tous nos Chiens prodiguent leur vie ,
Souvent pour des Maîtres ingrats.

Dites d'où leur peut naître une si noble envie ?

Une pure Machine , & sans nuls sentimens ,

Peut-elle exécuter de si beaux mouvemens ?

Il en résulte donc la juste conséquence ,

Que le Chien voit , connoît , qu'il sent , agit
& pense ;

Et qu'il est dirigé par un raisonnement

Qui dans ses actions jamais ne se dément.

Je passe encore sous silence

Ses soins si vigilans pour votre sûreté ,

Ses ruses, son adresse & sa subtilité
Pour la Chasse, le Chant, la Musique & la
Danse.

Si vous réfléchissez d'un esprit moins hautain,
Qu'il pratique le beau du Natutel humain,
Ne conviendrez-vous pas qu'une Ame est l'o-
rigine

Du procédé du Chien qu'on traite de Machi-
ne?

Ces fortes démonstrations
Ne sont point des convictions
Pour des Esprits opiniâtres
Qui de leurs préjugés sont toujours idolâtres.

VOUS prétendez prouver que tous nos mou-
vemens

Se font par la Machine & non par sentimens;
Tout autre Philosophe avoueroit le contraire.
Vous n'en convenez pas: Creusons dans la
matière.

Mon triomphe en fera plus noble & plus brillant,

Et votre abus plus éclatant.

Quoi-que vous professiez une haute science ,
D'où vous nous regardez avec tant de mépris ;
Toutefois permettez que nos petits Esprits
Vous montrent nettement , malgré leur ignorance ,

Le principe certain des mouvemens secrets
Qui pour nous conserver sont toujours si parfaits.





L'OISEAU DE PROIE

ET LE POULET.

LE LOUP

ET L'AGNEAU.

LORS qu'un avide Oiseau de proie,
Soit Aigle, Milan où Vautour,
Par un rapide vol s'élève ou se déploie
Pour fondre tout-à-coup sur une Basse-cour ;
D'où vient que le Poussin qui ne fait que d'é-
clore,
Quoi-qu'il ne l'ait point vû, craint qu'il ne le
dévore ;
Et qu'il se sent saisir d'un vif frémissement
Au seul son que produit son aigu sifflement ?
Quelle machine salutaire
Le fait fuir tremblotant du côté de sa mere ?

Par quel motif va-t-il chercher
Cet azile pour se cacher?

PAR quels ressorts un jeune Agneau,
A qui le Loup est un objet nouveau,
S'effraie & s'enfuit-il à sa première vûë
Qui le frappe à l'instant d'une horreur incon-
nuë?
A la Brébis sa Mère il a d'abord recours;
Son bélement plaintif l'appelle à son secours.
Néanmoins quoi-qu'au Loup le Chien soit si
semblable,
Que souvent le Berger peut même s'y trom-
per,
L'Agneau tranquillement voit le Chien près
l'étable;
Et même se rassure en l'entendant japer.
Ce nouveau-né si foible & sans expérience;
Comment en conçoit-il toute la différence?

Par quel secret à-t-il appris
Que les Loups sont toujours les mortels en-
nemis ?

Tandis qu'auprès du Chien il pâit , & le re-
garde

Comme un fidèle ami qui veille pour sa garde.

Pour éclaircir ces faits myſterieux ,
Loin de vous expliquer avec quelque évi-
dence,

D'une comparaifon vous cherchez l'aparence,
Que vous nous objectez d'un ton impérieux.

Voici la frivole réponſe
Que votre Oracle obſcur gravement nous
prononce.

UNE aiguille de fer s'approche de l'Aimant :
Opoſez - lui diverſement
D'un pareil Aimant l'influence ;
Elle s'enfuit à ſa préſence.

De là vous concluez , fans aucun fondement ,
Que du Loup , du Vautour , par certains vehi-
cules ,

Il exhale , il s'élance imperceptiblement
D'occultes qualités , de subtils Corpuscules
Qui , portés dans les yeux de l'Agneau , du
Poulet ,
De leur fuite subite opèrent tout l'effet.

Au défaut de raisons folides ,
Vous offrez de grands mots qui de preuves
font vuides ;
Et vous faites valoir comme une autorité ,
Cette espèce de parité.

MAIS pour en démontrer la fausse consé-
quence ,

Je n'ai pas besoin de science.

Je conteste d'abord & détruis clairement

Les conclusions ridicules

Que vous tirez de l'Argument
Du pouvoir émané de certains Corpuscules
Qui s'élancent du corps du Vautour & du
Loup,
Et que vous supposez produire, tout-à-coup,
La fuite craintive & rapide
De l'innocent Poulet & de l'Agneau timide :
Car à considérer leur situation
Qui de leurs ennemis leur présente la face ;
Ils auroient dû d'abord, en suivant sur leur
trace
La ligne de direction,
Courir tout droit vers eux sans nulle pré-
voiance.
Cependant, que font-ils ? Ils craignent leur
présence,
Et loin de diriger leurs courses en avant
Par un machinal mouvement,
Ils font un demi-tour, retournent en arrière,

Et chacun s'enfuit vers sa Mère,
Pour se mettre à l'abri de sa protection.

CE n'est donc point l'effet de l'émanation
De ces prétendus Corpuscules
Que le Loup, le Vautour, par certains vé-
hicules,
Ont lancé de leurs corps aux fibres du Cer-
veau

Et du Poulet & de l'Agneau,
Qui leur fait éviter & fuir, à l'opposite,
De leurs ennemis la poursuite:
C'est pour leur conservation
Qu'un Être intérieur produit cette action.

POUR réfuter l'erreur & les vaines chimères
Des Puissances corpusculaires
Qui font l'entêtement de vos Cartésiens,
Cette réponse doit suffire :

Car tous nos Animaux suivent , pour se conduire ,

Tout ce que leur Raison leur fournit de moiens.

AINSI, la Vertu magnétique
Dont vous faites briller votre comparaison ,
Dans de pareils sujets est toute chimérique,
Et ne peut, avec eux, faire de liaison.

EN vain vous ajoûtez qu'en cette conjoncture ,

Si l'Agneau, le Pouffin, surpris, épouvantés,
Pour se mettre à couvert, prennent leurs furets,

C'est un effet de la Nature,
Dont la seule nécessité
Toûjours les détermine à leur utilité;
Car loin de contester cet heureux avantage
Dont la Nature nous partage,

Nous

Nous serions des ingrats si nous méconnois-
sions

Son impulsion bienfaisante ;
Comme Principe intime & Cause efficiente ,
Dont nous tenons nos Sens & nos percep-
tions :

Oui ; c'est notre Mobile aussi bien que le
vôtre ,

Qui du plus ou du moins différent l'un de
l'autre.

C'est pour vous en convaincre avec plus d'a-
grément ,

Que je veux bien , par déference ;
Avoir pour vous la complaisance
De vous donner ici le spectacle charmant
De quelques Animaux de différente espèce.
Leur bon-sens , leur esprit , leur grand cœur ,
leur adresse ,
Qui brillent dans leurs actions ,

Vous conduiront , fans doute , à des réflexions

Qui dissipant votre caprice ,

Vous forceront , enfin , à leur rendre justice.

Je laisse du discours l'ordre & la liaison ,

Et je ne veux , par leur Histoire ,

Que vous prouver qu'ils ont la gloire

De se laisser toûjours guider par leur Raison.

Je pourrois bien plus loin pousser cet avantage

Pour l'Animal privé , même pour le sauvage ;

Mais pour ne nous pas trop orner ,

Je veux , par modestie , à ce point me borner.

Il en est parmi nous dont la fine malice

Peut de l'homme imiter la ruse & l'artifice.

Cette Bête est le Singe , adroit , ingénieux ,

Qui , malgré tous ses traits hideux ,

De la Bête ne semble avoir que l'aparence.

C'est donc par lui que je commence.

Mais pour repousser encor mieux

Tant de traits si calomnieux ,

Je vous ferai bientôt passer comme en revûe
Nos Quadrupedes , nos Oiseaux ,
Nos Monstres des déserts & d'autres Animaux,
Dont l'Ame grossière est pourvûe
De si grands sentimens , si généreux , si doux ,
Qu'on en trouve très peu d'aussi beaux parmi
vous.



LE S I N G E

E' C H A P E'.

ENTRE l'Homme & le Singe il est tant
de distance,

Quand il faut au niveau rapprocher leur raison ;

Que je n'aurai point l'insolence

D'en faire , en tous les cas , une comparaison.

Lors que cet Animal de mine ridicule

Veut s'ériger en votre Emule ;

Ce n'est que du mauvais côté

Qui touche de plus près votre malignité.

Cet endroit , néanmoins , lui devient favorable ,

Puisqu'il lui sert à vous prouver

D'une manière incontestable ,

Que vous ne pouvez le priver ,

Sans erreur & sans injustice ,

D'un jugement mêlé de ruse & d'artifice ;
Et pour vous en tracer des opérations ;
Je vais vous faire ici trois dissertations.

UN vieux Singe rusé , mais pourtant sans
malice

(Ce cas est assez rare) étoit doux , familier ,
Et de cent tours badins de son joli métier ,
Il sçavoit pratiquer l'agréable exercice.

Il avoit sçû gagner , par tous ses jeux folets ,
L'amitié de son Maître & celle des Valets.

Il eut une aventure & hardie & plaisante
Dont il se dégagea par sa ruse prudente.

La scene s'est passée en Suisse , en un Hôtel
De la Ville de Neûchâtel.

Mais n'allez pas tirer de cette circonstance
Une maligne conséquence.

Quoi-qu'il en soit , ce Singe étoit si bien traité
Qu'il étoit presque en liberté.

D'une corde longue & légère,
De crainte de le perdre, on l'avoit attaché;
De façon qu'il pouvoit, fans en être empêché,
Se donner dans la cour une large carrière.
Toutefois, se croyant encor trop resserré
Dans le libre circuit d'un assez long espace;
De sa corde qui l'embarasse
Il dégage & défait tous les nœuds à son gré.
Ensuite, avec les dents il coupe, tranche, ar-
rache
Le bout inférieur qui le tient à l'attache:
Mais ce qui cause son effroi,
C'est qu'il faut qu'il traîne après soi
L'incommode & dangereux reste
Qu'il n'a pû détacher de son lien funeste.
Bien-tôt, à la faveur des ombres de la nuit,
Devenu plus hardi, sur les toits il s'enfuit.
Là, tandis qu'il s'égaie, il voit briller la Lune
Qui prête ses rayons à sa bonne fortune.

Alors, s'il se souvient de sa captivité,
C'est pour mieux respirer un air de liberté.

Charmé de n'être plus esclave,
Il parcourt à loisir les maisons du quartier:

Du toit il descend à la cave;

De la cave il monte au grenier.

Il admire au Jardin les fleurs que font éclore
Les Zéphirs & les pleurs de la naissante Aurore.

Il cherche, flaire, tâte, & prend le meilleur
fruit

Qui convient à son appétit.

Déjà le Dieu du jour dans son Char de lumière

Avoit éclairé l'Horizon;

Et l'absence du Singe avoit mis la Maison
Dans un trouble mêlé de crainte & de colére.

Alors, le Domestique inquiet, incertain,
S'aproche de son Maître, & d'un air de chagrin

Il lui déclare & lui récite

Les ruses de son Singe & sa secrète fuite.

On s'arme de bâtons, on le cherche partout ;
On parcourt la maison de l'un à l'autre bout ;
Mais le Singe , à ce bruit , avoit pris son parti :
Il regagne les toits : C'est là qu'il se retranche,

Et que dans sa joie il s'épanche ,

A couvert des assauts dont il est averti.

Agile & vigilant il pare avec adresse

Les pierres que de loin on lui lance sans cesse :

Il s'aperçoit qu'on cherche à le joindre de
près :

Il sçait que par le bout de sa corde qu'il traîne

On pourroit le saisir & l'attirer sans peine ;

Mais alors à ses piés il la retire exprès.

Ainsi, de toit en toit, il court, saute & plai-
fante

Sans laisser sa corde pendante,

Qu'il prend toujours grand soin de tirer prom-
ptement,

Afin de prévenir un triste événement,

C'est par cette fine conduite ,
Que de ses ennemis il trompe la poursuite ;
Et qu'il trouve le seul moien
D'éviter l'embarras d'un reste de lien.

QUOI-QUE cette action soit simple en apparence ;

Il regne dans le fond un Esprit de prudence
Qui , partout répandu , fait voir sensiblement

Que par un vrai raisonnement
Cet Animal a sçu prévoir & se défendre
Des pièges qu'on lui pouvoit tendre.

Mais si vous exigez des faits plus importants ,
Et qui vous prouvent mieux toute sa connoissance ,

Je vais vous en convaincre , avec pleine évidence ,

Par un détail certain de deux faits éclatans.



LE SINGE DE CHARLES-QUINT.

DE tous les Animaux que produit la Nature ,

Chaque espèce est distincte & le nombre infini.
Mais elle a dans le Singe , à peu près , réuni
Ce qui d'un Homme laid présente la figure.
Sur elle tous ses traits paroissent copiés.
C'est un Homme croqué qui marche à quatre
piés.

Si dans son composé bizarre
La Nature se jouë ; au moins elle répare ,
Par un joli mélange & d'esprit & d'humeur ,
Tous les défauts de sa laideur.

MAIS dites-nous ici , Philosophe équivoque ,

Parmi vous n'est-il point de ces Ours mal-léchés,

Que la Nature encor n'a pas bien ébauchés;
Et dont l'Esprit répond à la mine baroque?

Ne produit-elle pas tous les jours à vos yeux
De ces Masses de chair dont la structure informe

Ne présente qu'un Homme imparfait & difforme,

Et dont le caractère est des plus odieux?

Leur Ame envelopée en un bloc de matière;
Ne peut du sens-commun atteindre la lumière.

LE Singe est bien plus fin: il pénètre, il prévoit,

Exécute, ou du moins, imite ce qu'il voit.

Quoi-que vif & badin, sa malice agréable

Rend son Esprit disciplinable.

Ecoutez un beau trait qu'on vous peut garantir;

Puisqu'un grand Empereur * daigna s'en divertir ,

Et qu'il a trouvé place en sa fameuse histoire ,
Pour en conserver la mémoire.

UNE jeune Guenon élevée au Palais
Faisoit de ce Héros quelquefois les délices.
Outre tous ses progrès dans les jeux d'exercices ,

On sçut lui faire apprendre à joüer aux Echets.

Ce fait qui paroît incroyable ,

Est néanmoins très-véritable.

Ce Prince voulut bien se donner le plaisir ,

Dans un moment de son loisir ,

De commencer une partie

Assez plaisamment assortie

Avec ce petit Animal

Qui , fier de cet honneur , se croyoit son égal.

* Charles - Quint.

ON apporte un Damier ; on y range les pièces
Dont les vives couleurs de diverses espèces
 Brilloient d'un émail précieux
Qui de notre Guenon ébloüissoit les yeux.
Placée en un Fauteuil , elle a sous son derrière
Un couffin de velours qui la rend bien plus fière.

APRE'S que l'Empereur a commencé le Jeu,
Elle touche un des Pions, elle l'avance un peu ;
Mais quand elle aperçoit qu'une Pièce est en
 prise ,

 Elle la tourne en badinant ;
Fait semblant de rêver , & puis saisit l'instant
 De la retirer par surprise.
 C'est pour la punir doucement
 De sa ruse trop indiscrete ,
Qu'on lâche sur ses doigts , assez légèrement ,
 Quelques petits coups de baguette.
La Guenon sent sa faute ; & craignant le retour

Elle avance sa Dame , ou fait roquer sa Tour.

De chaque Pièce principale

Elle sçait exercer & la marche & les droits :

Ici son Chevalier , là son Fou se signale :

Tous , jusqu'au dernier Pion , font de vail-
lans exploits.

Quand elle a réussi dans quelque coup d'a-
dresse ,

Le Palais retentit de ses cris d'allégresse.

Cependant son vainqueur, par ses arrangemens,

La force en ses retranchemens ,

Et le moment fatal s'avance

Où son jeu trop broüillé se trouve sans défense.

Attentive à sauver & sa Dame & son Roi ,

Le mot d'Echec & Mat la fait trembler d'effroi.

Enfin, quand elle voit que , malgré ses finesse,

Sa défaite est certaine , elle broüille les pièces ,

Et les jetant par terre avec emportement ,

Renverse le Damier & s'enfuit brusquement :

Mais , par précaution , cette maligne Bête
Du fond de son fauteuil avoit tiré soudain
Et par finesse son couffin ,
Dont , pour parer les coups , elle couvre sa tête ;

BIEN des Hommes , en pareil cas ,
Se tireroient plus mal d'un semblable embarras ;
Combien s'en trouve-t-il dont l'Ame trop grosse
fière

N'a jamais bien compris les plus simples secrets
De cette marche régulière
Qui s'observe au fin jeu d'Echets ?
Du Singe , cependant , l'attention légère
A sçû développer tout ce petit mystère.

EN quittant sa partie à-t-il pû faire mieux ,
Pour se mettre à couvert des coups imperieux
Dont le menaçoit la baguette ,
Que de saisir son oreiller ,

Le mettre sur sa tête , & vite se couler
Subtilement en sa logette ?

APRE'S cette observation ,

S'il vous restoit encor la moindre répugnance
D'avoïer que le Singe a quelque intelligence ,
Le fait qui suit fera votre conviction.





LE SINGE ET L'ECOLIER.

LE Singe & l'Ecolier font presque même
chose

Pour la malice & pour l'oisiveté.

Sans peine on conviendrait de cette parité,

Si nous étions au tems de la Métempsicose.

Quoi-qu'il en soit, un Ecolier

Eloigné des yeux de son Maître ;

S'amusoit dans sa chambre, au lieu d'étudier ;

A regarder par la fenêtre

Sur la terrasse d'un jardin

De la maison de son voisin.

Il aperçut un Singe étendu sur le sable ;

Dans un beau jour d'Eté, pur, serein, agréable ;

Respirant des Zéphirs cette aimable fraîcheur

E

Qui d'un Soleil trop vif temperoit la chaleur.
Cet Ecolier jaloux d'un état si tranquile,
Prend un Miroir ardent que d'une main habile;
Il présente au Soleil dont il rassemble & joint
La chaleur concentrée en son plus juste point.
Charmé de sa malice & de son industrie,
Sur le Singe il ajuste, il adresse à propos
Les rayons réunis qui lui percent le dos.
Cet Animal surpris, saute, s'agite & crie.
Arrêté par sa chaîne il se cache en un coin,
Pour voir d'où vient le feu qui le brûle de loin.
Il découvre bien-tôt que c'est l'effet d'un verre
Tourné vers le Soleil assez obliquement,
Dont les rayons sur lui dardés directement,
Percent comme la flamme & l'éclair du Ton-
nerre.

Cependant l'Ecolier continuant son jeu,
Le Singe ne pouvoit se soustraire à son feu.
On avoit près de lui laissé par aventure,

Un tas de vieux chiffons , restes de baliüres.
Dans cet amas confus il choisit un Ecran
D'où pendoit un bout de ruban.
Oh, qu'il faisoit beau voir ses tours de Singerie!
Couvert de cet Ecran comme d'un Parasol ,
Il brave le miroir avec effronterie ,
Et marche gravement comme un fier Espagnol.
L'Ecolier indigné de sa morgue insolente ,
Redouble ses efforts , & toujours lui présente
Les feux de son Miroir ardent
Que de tous côtés il lui lance ;
Mais le Singe , à l'instant, pare leur violence
A l'abri de l'Ecran qu'il tourne en gambadant,
Et qu'aux traits du Soleil avec art il opose.
L'Ecolier de dépit sur son lit se repose.
Enfin, ces petits jeux ayant duré long-tems ,
Ce beau combat finit faute de combatans.

De ce nouveau genre d'escrime

E ij

Quelque Payfan eût été

Et le jouët & la victime.

Le Singe plus subtil a pourtant évité,

Par son raisonnement fuivi de connoissance ;

Un péril préparé par l'effet imprévu

De ce Verre brûlant qu'il n'avoit jamais vû ;

Et dont il ignoroit la secrette puissance.

S'IL falloit détailler tous les faits singuliers,

Et les tours surprenans qui signalent sans cesse

Du Singe ingénieux la maligne finesse,

Il faudroit employer des volumes entiers.

Mais si les trois récits que je viens de vous faire,

Ne prouvoient pas assez qu'une raison l'éclaire,

Vous pouvez consulter vos plus graves Auteurs

Et les Relations des fameux Voyageurs :

Leurs respectables témoignages

Vous prouvent invinciblement,

QUE ce fin Animal a plus d'entendement

Que n'en ont la plûpart de vos Peuples Sauvages ;

Il ſçait adroitement pratiquer les moiens

D'en imposer aux Indiens ;

Et même , il ſçait lier par ſes façons gentilles ,

Un commerce galant avec leurs jeunes filles :

On en voit naître tous les jours

D'affez bizarres fruits de leurs libres amours ,

Dont la production à l'Homme eſt ſi ſemblable ,

Que chez ces Nations il paſſe pour croiable

Que le Singe malin refuſe de parler ,

Et feint d'ignorer leur langage ,

Pour s'exemter de travailler ,

Par eſprit de pareſſe & de libertinage. *

TOUT cet enchaînement de cauſes & d'effets

Ne nous fournit-il pas des moiens bien parfaits

* Voi. le Voiage autour du Monde par Gemelli Jurisconſulte. Et le Pere Cauſſin Jéſuite.

De vous persuader , sans nulle résistance ,
Que le Singe connoît , qu'il raisonne & qu'il
pense ?

JE vous attens ici , NOUVEAUX REFORMA-
TEURS ,

Sur l'état de notre Etre , AVEUGLES DISCOU-
REURS ,

Pouvez-vous soutenir l'erreur qui vous entête ,
Quand vous prétendez que la Bête
Est insensible , & que son Corps
Se meut seulement par ressorts ?

Venez nous démontrer selon votre système ,
Et dans vos hypotheses même ,

Par quelles liaisons de ressorts , & comment
L'Automate sans Ame & sans nul sentiment ,
Espece d'Animal , & Machine impassible ,
Peut du Singe égaler les opérations ?
Son Appétit concupiscible

Ne vous fait-il pas voir qu'il a vos passions ?

DITES-nous par quels véhicules,
CERTAINS Esprits subtils & CERTAINS Cor-
puscules,

Ont fait par un CERTAIN Pouvoir,
Exhaler CERTAINE influence,
Par laquelle le Singe, à l'aspect du Miroir,
S'est armé d'un Ecran contre sa violence ?

NE me reprochez pas ma répétition
De votre mot chéri de CERTAIN & CERTAINE.
Je vais vous informer de mon intention.
Tout Bête que je sois, j'ai reconnu sans peine,
Qu'il ne comporte point de définition :
J'ai voulu badiner sur votre expression
Qui de vos faux-fuyans est la ressource vaine.
Au défaut de raisons, quand la preuve vous gê-

ne,

Vous faites de ce terme , à chaque objection ,
Votre unique solution.

Ceci soit dit par paranthèse ;
Je la ferme ; je crains qu'elle ne vous déplaîse.
Or , je reprends tranquillement
La fuite de mon Argument ,
Dont je sçaurai bientôt tirer ma conséquence.

LES rayons réunis au foyer du Miroir ,
Et lancés sur le Singe , ont-ils pû le mouvoir
A choisir un Ecran pour arme de défense ?

A-t-il pû machinalement
S'en servir si subtilement ?
N'est-il pas évident qu'il faut que la Pensée
Ait d'abord préparé cette action sensée ,
Et qu'un juste discernement
Ait formé cet arrangement ,
Dont une attentive conduite
A dirigé toute la fuite ?

MAIS au Singe joueur d'Echets
Remontons l'Argument. Est-il quelque apa-
rence.

Qu'il ait appris cette Science
En conséquence des effets
De la loi de la Méchanique ?

Quelque Atome crochu , quelque Esprit sym-
pathique

De ces pièces d'Echets a-t-il pû s'exhaler ,
Et par les pores se couler
Jusqu'à sa GLANDE PINEALE ?

Et disposer si bien sa Machine animale ;
Par le seul mouvement de ses divers ressorts ;
Qu'il ait pû de ce Jeu combiner les rapports ?

UN tel raisonnement feroit-il recevable ?

Votre Systême déplorable,

DOCTEURS , n'a pourtant point de meilleur
fondement.

En exposer le faux & tout le ridicule ,
C'est à l'esprit le moins crédule
Démontrer votre égarement.
Rendez-vous donc à l'évidence
Qui prouve que la Bête agit par connoissance :



LE CHIEN

ET

LE CHAT.

P OUR exprimer l'humeur con-
traire

D'une Femme enjouée & d'un Mari fâcheux,

Il regne parmi vous ce Proverbe ordinaire,

Que comme Chien & Chat ils s'accordent
tous deux.

Cette comparaison injuste & téméraire

Nous offense & provient d'un conte populaire,

Je vais vous en montrer l'erreur;

Et que ces Animaux de différente espece

Doivent faire admirer leur sympatique hu-
meur;

Puisque leur union va jusqu'à la tendresse.

UNE Chienne , une Chate en un même Taudis *

Firent , le même jour , chacune deux Petits :
Et comme elles vivoient en bonne intelligence ,

La Chienne prit un Chat , le coucha dans son lit ,

Et lui donna son lait comme à son propre fruit.
Notre Chate , à son tour , prit par reconnoissance ,

Un Chien qu'elle nourrit avec affection ,
Comme s'il eût été de sa production.

Ces deux Mères ainsi confirmèrent entr'elles ,
Par un partage égal , leurs amitiés fidelles :
Et le Chien & le Chat , frères d'adoption ,
Ont toujours conservé leur première union.

POUR calmer des amis les piquantes querelles

* A Paris. *Je ne sçais pas si c'est à Paris qu'il y a un Taudis.*

Et des Epoux chagrins les divorces d'éclat,
Que ne les portez-vous à prendre pour mo-
delles,

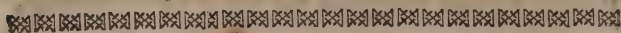
Ces merveilleux accords, & du Chien & du
Chat ?

Un si sage conseil que la Bête vous donne
Doit vous convaincre assez que sa Raison lui
fert

A vous montrer, à découvert,
Que la vôtre, en ce cas, souvent vous aban-
donne.

Suivez notre conduite, examinez son cours ;
Vous verrez que les Loups, les Lions & les
Ours

Vivent dans les forêts, entr'eux plus sociables,
Que ne sont, parmi vous, tant d'Hommes in-
traitables.



LA CICOGNE ET LE PELICAN.

PLUS la Cigogne vit, plus sa longue vieillesse

L'incommode. Son bec si droit & si pointu

Qui par l'âge se courbe en crochet rabatu ;

L'empêche de manger, quoi - que la faim la
presse.

Mais dans cet état malheureux,

Les Petits ont soin de leur Mère ;

Et lui font faire bonne-chère

De leurs mets les plus favoureux.

Leur cœur rempli d'amour & de reconnois-
sance ;

Qui ne peut oublier avec quelle bonté

Elle les a soignés dans leur plus tendre enfance,

Les porte à la nourrir dans sa caducité.

Alors, vous les voyez, d'une ardeur appliquée,

Remplir, à son égard, leurs devoirs tour à tour;

Et pour n'y point manquer, s'empressez chaque

jour

A lui faire avaler leur meilleure béquée.

C'est par ces secours mutuels

Qu'ils prolongent leur longue vie;

Malgré leur défauts naturels,

Et ceux dont leur vieillesse est encore suivie.

TROUVEZ-vous cet amour & cette attention

Chez vos Enfans les plus aimables?

Dans vos besoins pressans s'ils vous font secourables,

C'est plus par vanité que par affection.

Il est vrai que chez vous la Nature s'égare;

Souvent elle produit par une indigne erreur ,

Et même à votre deshonneur ,

Des Peres inhumains & d'une Ame barbare ,

Qui refusent le pain à leurs propres Enfans

Dans la foiblesse de leurs ans.

Mais il regne chez nous un naturel plus tendre.

VOYEZ le Pélican qui se perce le flanc ,

Pour nourrir ses Petits aux dépens de son sang

Que son amour lui fait répandre.

INTERPRETEZ à votre gré

De ces sages Oiseaux la conduite sensée ;

Vous connoîtrez, enfin, qu'il faut que la pensée

En soit le Principe éclairé.



LA POULE
ET

LES CANNETONS.

V OYEZ des Cannetons qu'une Poule a
cuvés,

Et qu'avec ses Pouffins ses soins ont élevés :
Si-rôt qu'ils sont éclos , son aveugle tendresse
Les adopte malgré leur différente espee,
Surprise , elle les voit ne respirer que l'eau ,
Et courir se plonger au plus prochain ruisseau :
Là , leurs courses , leurs bonds , leurs coups
d'aîle & de tête

Arrosent largement leurs dos ,
Et le ruisseau troublé blanchit des petits flots
De cette légère tempête.

La Poule , cependant, voltigeant sur les bord

Inquiète, effrayée, à grands cris les rapelle;
Et pour les ramener près d'elle,
Court de tous les côtés, & fait de vains efforts.

Elle flate de loin la troupe fugitive,
Et lui montre un endroit pour regagner la rive.

Peine inutile. Alors, sans craindre le danger,
Prodigue de sa vie, & d'amour animée,
Elle les fuit dans l'eau; mais lasse de nager,
Elle gagne le bord encor plus alarmée.

Pénétrée en secret de honte & de douleur
D'avoir couvé des œufs d'une race Canarde;

Elle reconnoît son erreur,
Et quitte sans regret sa famille bâtarde;
Pour partager sa joie & tous ses soins bénins
A ses légitimes Poussins.

Cette scène, quoi-que badine,

Suffit pour vous prouver, même avec enjou-
ment,

Que cette Poule agit par un discernement
Indépendant de la Machine.





LE CASTOR.

LES Lacs du Canada sont peuplés sur leurs
bords

Des habitations que s'y font les Castors.

Mais si vous ignorez avec quelle industrie

Ils construisent leurs logemens

Dans une exacte symmétrie ;

Je vais vous en tracer les beaux arrangemens

Qui prouveront que leur conduite

Est d'un Etre qui pense & l'effet & la suite.

CES adroits Animaux sçavent plusieurs mé-
tiers ;

Ils sont en même tems Maçons & Charpen-
tiers ,

Leurs dents taillent le bois , leur queue est
leur truelle ,

Et leurs piés font leur manivelle.

Les travaux font réglés & partagés entr'eux ;

Dont voici le succès & l'ordre merveilleux.

LES plus forts font chargés de la tâche pénible

D'abatre & de traîner le bois au bord de l'eau :

Les autres, par un art qu'on croiroit impossible,

Y sçavent enfoncer des pieux à son niveau.

Celui qui va plus loin chercher la terre glaise

Sçait, pour l'aporter à son aise,

Pratiquer à propos l'artifice suivant :

Il l'embrasse, & la tient de certaine manière

Entre ses pates de devant,

Qu'il revient en marchant sur celles de derrière.

Avec sa large queue il la trempe, il la bat ;

Et lors qu'il l'a pétrie & mise en bon état,

Il en fait un mortier qu'il arrange par couche,

Dont, en couvrant le haut de chaque pilotis,

Il forme le plancher qu'il aplanit & bouche

Avec des rameaux assortis.

De cet aquatique édifice

Les troncs d'arbre plantés font tout le fonde-
ment.

Le mortier composé de terre grasse & lice

Fait le comble & le logement.

La Cabanne est, pour l'ordinaire,

Environ de dix piés en longueur & largeur,

Et jusqu'à cinq de profondeur,

Construite en perpendiculaire :

Et pour plus de solidité,

L'espace du dedans est toujours bien vouté.

L'enceinte en ovale est tournée,

Et toute sa hauteur en dôme est terminée.

Ils la font déborder de cinq piés hors de l'eau ;

En laissant une porte au-dessus du niveau ,

De crainte qu'en hyver quelque monceau de
glace

Ne ferme leur passage , ou ne les embarrasse ;

Et de la façon qu'ils la font ,
L'eau ne peut pénétrer les côtés ni le fond.

SI d'un Eté brûlant les chaleurs excessives
Ont fait baïsser les Lacs & desseché leurs rives,
Les Castors aussi-tôt y font un Batardeau ;

Mais c'est avec tant de mesure ,
Que lors qu'à leur cabanne ils font remonter
l'eau ,

Elle n'en peut qu'à peine effleurer l'ouverture,

Ils ont encor l'attention

D'en élever par degrés les étages ;
Et pour se garantir des furieux ravages

D'une grande inondation ,
Ils drescent en talus une digue ou chauffée

D'une convenable hauteur ,
Qui dans ses fondemens a six piés d'épaisseur ,
Et se termine à trois quand elle est exhaussée.
Ils sçavent l'affermir par des pieux enfoncés

Que des rameaux plians tiennent entrelassés ;
Et pour les cimenter d'un enduit plus solide ,
De terre glaise ils remplissent le vuide.

PAR un commun accord, ce Peuple de Castors
Cabanés sur les mêmes bords ,
Se range par corvée à ce pénible ouvrage
Auquel leur péril les engage.
Tous les Chasseurs ont observé
Qu'à ce rude travail un vieux Castor préside
Jusqu'à ce qu'il soit achevé ;
Et qu'il sert aux jeunes de guide.

SI quelque paresseux agit trop mollement ,
En traînant dans les bois les arbres qu'ils abat-
tent ,
Les autres quittent prise , & vigoureusement
Sur lui se jettent & le battent.
La justice chez eux s'exerce & regne en tout.

Si de l'arbre abatu les forts portent un bout,
Et que les plus foibles languissent
Sous le poids du fardeau de l'autre bout porté,
Quelques forts à leur peine aussi-tôt compatif-
sent,
Et se rangent de leur côté.

CES digues dont le nombre empêche les pas-
sages
Des frêles canots des Sauvages,
Sont détruites souvent par ce Peuple fougueux.
Mais les Castors laborieux
Qui sont intéressés à garder leur ouvrage,
Dans une seule nuit réparent le dommage.

JAMAIS les Castors étrangers
Qui n'ont point partagé leurs travaux, leurs
dangers,
Ne peuvent s'établir dans leurs fortes encein-
tes ;

Tout le Canton se ligue & chasse les coureurs,
Dont les familles sont contraintes
D'aller chercher retraite ailleurs.

C'EST ainsi que chacun dans sa loge aquatique
Conserve son appartement,
Et qu'ils forment séparément
Une espece de République.

Chaque famille vit avec tranquillité
Dans une honnête liberté.

Mais lorsque le Père & la Mère
Reffentent de l'amour le charme & la douceur,
Et qu'ils se veulent satisfaire,

Ils ont soin d'écarter leurs Petits par pudeur.

Il n'est point d'Animaux plus discrets ni plus
sages ;

A leur exemple aussi , les frères & les sœurs ,
Dans les transports de leurs ardeurs ,
Vont faire en secret leurs ménages.

S'ils sont logés étroitement,
A mesure que croît leur famille nombreuse ;
Leur inclination sage & laborieuse
Les porte à se bâtir un nouveau logement.

LE Mâle & la Femelle ont assez de constance
Pour ne faire jamais de seconde alliance ;
L'un de l'autre contens, leurs jours coulent
en paix

Dans une amitié mutuelle ;
Et leur union est si belle ,
Que le Mâle affligé ne s'engage jamais
Dans une tendresse nouvelle
Après la mort de sa Femelle.

QUE contre les Humains ce sujet discuté
Ouvriroit un beau champ à la Moralité !
Quelle application n'en pourrois-je pas faire
A tant d'Epoux d'humeur légère,

Qui ne sont pas si-tôt unis des nœuds d'Hymen,
Que leur libertinage ou leur folle inconstance

Les fait brûler d'impatience

De les rompre le lendemain ?

De nos Castors Bêtes sauvages ;

Que la raison ici sur l'Homme a d'avantages !

C'est assez. Mais voyons leurs moindres actions

Qui sont , de leur intelligence ,

Ou du moins, de leur connoissance ;

Les sensibles convictions.

Son odorat est fin , son ouïe est subtile ;

De bien loin il entend & sent même un bateau

Au sillage léger qu'il a laissé sur l'eau ,

Quoi-qu'il n'ait qu'effleuré sa surface tranquile :

Si-tôt qu'il en a pris le vent ,

Jusques au fond du Lac il se cache en plon-

geant.

Après un très-long tems on le voit reparoître ;

Et c'est alors qu'il fait connoître ,

Par un signal qu'il donne aux Castors d'alentour,

Qu'ils doivent du Chasseur éviter le retour;

De sa large & nerveuse queue

Il frappe sur l'eau plusieurs fois;

Il en résulte un bruit dont les Lacs & les
Bois

Rétentissent au loin à plus de demi lieuë;

Et ce bruit est pour eux un avertissement

De se retirer promptement.

Une précaution si prudente & si fine

Peut-elle provenir d'une simple Machine?

POUR vous faire un détail complet

De cet Animal amphibie;

Il ne me reste plus qu'un trait

Touchant son régime de vie,

QUOI-QUE de sa nature il tienne du Poisson;

Il n'en mange jamais : Sa plus chère moisson
Est celle qu'en Automne avec soin il rassemble

Des troncs d'un arbre verd que l'on appelle
Tremble :

De son écorce tendre ils sont très-curieux :
Ils en font, en Hyver, leurs mets délicieux.
Le Printems leur fournit d'autres branches plus
fines,

Qu'ils sçavent bien choisir selon leurs appé-
tits.

Ils vivent en Eté de diverses racines ;
Et d'herbe la plus fraîche ils garnissent leurs
lits.

Mais ils ont pour l'Hyver des Branches de
Platane

Qu'ils taillent en copeaux si fins, si délicats ;
Qu'ils leur servent de matelats
Qui rendent plus molets les lits de leur cabane.

Pour se nourrir durant l'Hyver,
Ils font provision de bois tout le plus verd
Qu'ils tiennent auprès d'eux au fond de la Rê-
viere,

Et l'y conservent avec soin ;
Pours'en servir dans le besoin :
Ils l'y rangent d'une manière,
Qu'ils en font un tas régulier
Comme une espee de chantier
Qui leur donne un moien facile
D'en tirer des morceaux sans déranger la pile.

QU'UN habile CARTESIEN
Arrange, suppose & combine
Avec tous ses ressorts l'AUTOMATE-MA-
CHINE :

Pourra-t-il trouver le moien
De faire à l'aveugle matière
Imiter du Castor l'art & l'arrangement

Dont il bâtit son logement

D'une forme si régulière ?

Ce bel enchaînement & d'ordre & de deſſein

Eſt-il bien au-deſſous du jugement humain ?

D'un Artisan adroit l'idée ingénieufe

Peut bien imaginer le plan d'un bâtiment ;

Mais pour l'exécuter ſans aucun inſtrument ;

Sa main n'eſt pas aſſez induſtrieuſe.

Le Caſtor qui n'a que ſes dents ;

Ses pates & ſa queue , a des expédiens

Pour enfoncer des pieux au fond de la Ri-
vière,

Même pour y bâtir une chauſſée entière.

Que ſçavons-nous ſi vos Maçons

N'ont point appris de lui la regle & les façons

De conſtruire des Ponts , des Digues & des

Voutes,

Et l'art de détourner les Fleuves de leurs rou-

tes ?

Du

Du moins , vous apprenez par les relations
Qui du Mississipi font des descriptions ,
Que de tout ce Climat les Habitans sauvages
Ne peuvent égaler ses merveilleux ouvrages ;
Que , contens de les admirer ,
Jusqu'à son industrie ils n'osent aspirer ,





LE CANARD.

DE sa nature le Canard
Est grand jaseur & babillard ;

Mais ils connoît son foible, & sent ce qu'il
hazarde

Lors qu'imprudemment il nazarde ;

C'est aussi par précaution ,

Que dans certaine occasion

Il sçait se faire violence ,

En s'imposant la loi d'un utile silence.

Le voyez-vous dans un étang ,

Léger , éfleurer l'eau pour rafraîchir son sang ?

Tantôt tranquile & fier , il flote , il se balance.

Tantôt par mille bonds il se jouë , il s'élance.

Là , respirant le frais autour des joncs fleuris ,

Il voudroit , tout joieux , faire éclater ses cris ;

Mais il voit près de lui certain Oiseau de proie

Qui rabat, tout-à-coup, son caquet & sa joie

Alors la crainte du péril

Retient son nazillard babil ;

Et de peur qu'il n'échape, en son bec il enferme

Un petit caillou qu'il tient ferme.

Si son fier ennemi vient l'attaquer sur l'eau ,

Il s'en moque ; il se plonge à l'abri d'un roseau ,

Et voit avec plaisir , sous la sombre feuillée ,

L'Aigle honteux s'enfuir avec l'aîle mouillée.

QUE de Maris vivoient en paix dans leur
maison ,

Si leurs femmes prenoient bien garde ;

Au lieu de caqueter , très-souvent sans raison ;

A réprimer un peu leur langue babillarde ,

En y mettant un frein par prudence & par art ,

A l'exemple de ce Canard !



LA LINOTE.

VOUS retenez chez vous une jeune Li-
note

Qui chante & même sifle au gré de vos desirs.

Mais par quelle étrange marote,
De sa captivité faites-vous vos plaisirs?
Si c'est pour exercer son adresse légère,
Ou bien de sa Raison confirmer vos essais

Que vous l'attachez sur un ais
Qu'à bon titre, à bon droit vous nommez sa
galère;

Vous devez admirer l'art & l'invention
Qu'elle sçait pratiquer en cette occasion,
Prévoyant les moyens, leur fin, leur dépen-
dance

Pour posséder l'objet qui fait sa subsistance,
Considérons comment l'imagination

Lui fait exécuter cette opération.

SUR le plus haut d'un ais la Linote est perchée ;

Ou plutôt , par la chaîne , en esclave attachées ;
C'est là qu'à ses côtés sont deux seaux suspendus

Qui par leur poids égal demeurent descendus ;
Et ne peuvent rouler que par quelques poulies
Souvent assez mal établies.

Dans l'un est son manger , le grain , le fénésson ,
Et l'autre contient sa boisson.

REDUITE à ce triste esclavage ,

De sa provision elle sent le besoin ;

Mais comment l'attraper ? cet objet est trop
loin ;

Elle s'en fait pourtant une agréable image.

Son appétit s'irrite : Un desir prévoyant

Lui suggère bientôt un juste expédient ;

Et pour l'exécuter , elle joint la finesse

Avec la Raïson & l'adresse.

De son bec elle attire , avec légéreté ;

Un seau que de son pied elle tient arrêté ;

Tandis que , sans impatience ,

Elle y prend à son gré sa petite pitance :

Ensuite elle l'abaisse & lève l'autre seau

Qu'elle laisse glisser quand elle a puisé l'eau :

Et de peur qu'un des deux ne répande ou chan-
celle ,

Elle arange & conduit leur mobile ficelle.

C'est ainsi qu'elle sçait , pour son utilité ,

Répéter sa manoeuvre avec subtilité.

PAR la machine du guindage,

Lors qu'un Ingénieur veut pomper l'eau d'un

puits ,

Elever des fardeaux par différens circuits ;

Sur l'art de la Linote a-t-il quelque avantage ?

DE cette démonstration
Je tire ma conclusion,
Qu'elle agit en cette occurrence
Avec tant d'artifice, avec tant de prudence,
Que si vous vous trouviez en son état fâ-
cheux,
Vous ne raisonneriez, ni n'agiriez pas mieux.

EN VAIN vous répliquez que cette exacti-
tude

Se forme sans pensée & sans intention ;
Et qu'elle ne provient que de l'invention ;
Ou bien d'une longue habitude.

Ces suppositions répugnent au bon sens

De la plus légère Calote ;

Et vos frivoles incidens

Ne peuvent s'appliquer à la jeune Linote.

Dès son premier effor elle avoit profité
Des douceurs de la liberté,
Et n'avoit jamais vû ni galères ni chaînes;
Ni d'autre Oiseau réduit à de semblables pei-
nes :

Néanmoins, dès le premier jour
Que vos rigueurs l'ont asservie ;
Elle a, par sa raison, trouvé plus d'un détour
Qu'elle a sçû pratiquer pour conserver sa vie.

RETRANCHEZ donc ici le prétendu se-
cours :

Des effets de l'accoûtumance:
Elle n'eut pas le tems d'en essayer le cours,
Puisque le premier jour fit son expérience.
Je l'ai prouvé si clairement
Par le simple détail des moindres circonstances,
Qu'on ne peut, sans aveuglement,
Résister au concours de tant de conséquences.

A L'EGARD de l'induction.

Que vous voulez tirer de son invention;

Votre chicane est pitoiable;

Puisque vous convenez que cette qualité;

Par un principe indubitable,

D'une Ame qui raisonne est une faculté.

C'est ainsi qu'avec évidence

J'ai détruit, vaincu, réfuté

Ce que vous avez inventé

Pour combattre notre défense.

Cette ample dissertation

M'épargne à l'avenir la répétition

Des raisons que je viens de dire;

Et qui seules doivent suffire

Pour vous convaincre absolument

Que l'Animal agit avec raisonnement.





LE CHEVAL.

A Cent pas loin d'un grand fossé
De trois toises de large & de
deux exhauslé,

Lors qu'un Cheval à jeun y sent un tas d'a-
veine;

Remarquez avec quelle ardeur,
Par quelle impression de sa flateuse odeur;
Il y court à perte d'haleine.

Il sent à chaque pas croître son appétit;
Il redresse l'oreille & de joie il hennit.
Mais au bord du fossé tout à coup il s'arrête;
Des yeux il le mesure; & puis tourne la tête.
En vain le Cavalier le presse d'y passer;
Il se cabre & recule au lieu de s'avancer.
Cependant cette aveine, auprès de sa naine,
Exhale des esprits qui frappent son cerveau;

Et leur impressïon bien plus forte & plus fine
Le devroit empresseïer à descendre au monceau.

D'où vient donc que cette Machine

Qui, dans son premier mouvement,

Vers ce puïssant objet d'abord se détermine,

S'en éloigne à regret avec frémissement?

En voici la raison : La Machine Animale

Par l'aveine attirée, accourt pour en manger ;

Mais l'obstacle ébranlant sa GLANDE PI-

NEALE,

Son Ame l'avertit d'éviter le danger.

Tout cela, dites-vous, s'exécute & s'explique

Par les loix de la Méchanique.

Je prouve le contraire. Un galop empresseï

Cesse précifément sur le bord du fossé

Où le Cheval s'arrête : Alors, sur sa Machine

Il faut absolument que sa Raison domine ;

Puisque sans le secours de cette faculté,

Son ardent appétit l'auroit précipité.

Mais il pense, il regarde, & par sa connoissance,

Il conçoit le péril qui s'offre à sa présence?

Alors, son jugement calme l'émotion

Qu'excitoit sur ses sens une amorce trop vive

Et pour l'en éloigner, c'est son ame attentive

Qui forme & qui soutient sa résolution.

Après une preuve si claire

Qui fait voir que la Bête a du raisonnement,

Lui refuserez-vous un fond de jugement,

Où du moins, un Rayon qui la guide & l'éclaire?

Quelque nom que vous lui donniez?

Cela ne nous importe guère;

Mais il faut que vous conveniez

Que ce qui nous dirige est Raison ou Lumière;

Et qu'enfin ce n'est point la disposition

Des ressorts de notre Machine

Qui mécaniquement seule nous détermine
Sans notre connoissance & notre intention.

SI vous avez sur nous ces degrés d'excellence
Qui vous font présumer d'avoir l'intelligence
Des Loix de la Nature & des secrets de l'Art ;
Faut-il nous envier notre petite part

D'une Raïson subordonnée ;

Dont l'heureuse simplicité

Aux soins de notre vie est sagement bornée ;

Sans étendre plus loin notre capacité ?

Un sentiment secret, puissant & salutaire

Nous fait toujours connoître , avec précision ,

Ce qui nous est utile , ou qui paroît contraire

A notre conservation.

En sommes-nous moins raisonnables

Si nous ne formons point d'ambitieux desseins ?

Ne nous suffit-il pas d'arriver à nos fins

Pour fuir ou posséder des objets convenables ?

Ainsi, notre Machine, en tous ses mouvemens,
Ne peut que se prêter aux appétits des Sens;
Mais l'exécution vient d'un principe interne
Qui pense, qui raisonne, & qui seul nous gou-
verne.



LES SERINS.

POUR exercer votre critique,
Je vais vous proposer, sans crainte
de réplique,

Quelques traits singuliers qui ne sont pas nou-
veaux;

Mais qui marquent l'esprit de nos petits Oi-
seaux.

DES Serins que l'on tient enfermés dans leur
cage,

Vous enchantent par leur ramage;

Mais outre leur chant gracieux,

Ne possèdent-ils pas encore

Le don, le talent merveilleux

D'exprimer les douceurs du flageolet sonore?

Ne les bornons pas là. Passons à d'autres traits

Que leurs raisonnemens rendent bien plus
parfaits;

Et pour mon garant j'apostrophe
Un Cartésien Philosophe.

IL avoit avec soin élevé deux Serins ;
L'un étoit mâle & l'autre étoit femelle ;
Leur union tendre & fidelle
De leur captivité calmoit tous les chagrins.
Le Printems qui de chaque espece
Réveille, anime la tendresse ,
Avoit scû dans leurs jeunes cœurs
Exciter de l'amour les premieres ardeurs.
La Serine féconde, aussi-tôt fait sa ponte ;
Et son petit mari joyeux ,
Par cent jolis frédons , s'aplaudit & raconte
Les heureux succès de ses feux.

De ses plaisirs divers il fait un doux mélange ;
Il sautille, il éclate, il chante, boit & mange ;

Mais

Mais tandis que tout rit au gré de ses desirs,
Il oublie en ingrat sa Compagne qu'il aime,
Et qui, seule en son nid, dans un besoin ex-
trême,

Pouffoit de douloureux soursirs.

Active à fomentier les fruits de leur tendresse,
Elle couvoit ses œufs; mais quand la faim la
presse,

Elle sort de son nid, & court en voltigeant,
Punir, à coups de bec, son Mari négligent;
Et sur le champ revient, après cette querelle,
Conserver à ses œufs leur chaleur naturelle

Qui, rallentie, auroit perdu
Sa vive & féconde vertu.

Le Serin fut surpris; & connoissant sa faute,

De sa perche d'abord il saute,
Et prompt à réparer son criminel oubli;
Il flate sa femelle, & pour sa subsistance
Il lui dégorge la pitance

Dont son gozier étoit rempli.
Par le trémouffement de fes aîles tremblantes ;
D'un air tendre il lui fait des excufes galantes :
Il y joint cent baifers qui fe fuivent de près ,
D'un racommodement invincibles attraits.

Un délicat & doux murmure
Lui dit , lui protefte & l'affure,
Que fes foins & fes feux ne cefleront jamais.
De leurs nouveaux plaifirs ces gracieux pré-
ludes ,
En calmant leurs inquiétudes ,
Achévent de fcéler leur amoureuse paix.

POUR vous développer tous ces petits myftères,
Eft-il befoin de Commentaires ?
Ne réfulte-t-il pas de tout ce mouvement,
Que nos petits Oifeaux ont du raifonnement ?
Par quels refforts notre Serine
S'eft-elle réfoluë, en fon humeur chagrine ;

D'aler châtier son mari?

Comment ses coups de bec, si subits & sans cri,

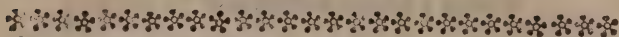
Ont-ils pû lui faire comprendre

Qu'il avoit oublié son devoir le plus tendre?

Sans Ame, sans pensée & sans nul sentiment,

La Machine peut-elle agir si prudemment?





UNE CHIENNE

Qui jouïoit à la Triomphe & au Piquet.

L'HOMME, cette merveille, & le plus
raisonnable

De tous les Animaux, n'est point disciplinable ;
S'il ne joint la Mémoire avec le Jugement :

Sans l'un il ne fauroit comprendre,

Et sans l'autre il ne peut apprendre :

Toutes ces facultés doivent absolument
Concourir pour former l'Ame à la discipline.

Or, puisque l'on convient que la Bête-machine

Est capable d'instruction ;

On ne fauroit, sans imprudence,

Lui refuser la connoissance,

Et tout ce qui dépend de la perception.

Vous en ferez d'accord par l'histoire suivante

Dont à la Foire Saint Germain

La Scene est encore récente.

Le récit que j'en fais est public & certain.

UNE Chienne assez surprenante,
Et que ses beaux talens ont fait nommer CHAR-
MANTE,

Au Jeu de la Triomphe, à celui du Piquet,
Exerçoit, tour à tour, sa merveilleuse adresse.

Le fin Joüeur de Gobelet
Ne faisoit pas ses tours avec plus de souplesse.
Notre Chienne, au surplus, jouïoit de bonne foi.
Elle entendoit aussi très-bien à se défendre;

Car de chercher à la surprendre,

C'étoit un inutile emploi.

Quand son Jeu prévaloit elle étendoit sur

l'heure

Ou sa Tierce, ou sa Quarte, ou sa Quinte-ma-
jeure.

Par chaque coup de pate elle indiquoit son
Point ;

Et pour le marquer tout-à-point ,
Elle portoit les yeux au fond d'une cassette ;
Y choisissoit sans qui-pro-quo
Le jeton, ou bien l'étiquette
Qui quadroit à son Numero.

Ensuite , en arrageant ces jetons sur la table ;
Dans leur produit total elle les calculoit
A chaque coup du jeu plus ou moins favorable
Ainsi que le fort le vouloit ;
Mais sans jamais japer la moindre repartie ;
On la voyoit , tranquile , achever la Partie ,
Et conserver touûjours l'égalité d'humeur
Dans la prospérité comme dans le malheur.

COMBIEN d'Hommes au Jeu cherchent la
broüillerie ,
Pour couvrir leur filouterie ?

Combien d'autres encor ont d'étranges humeurs,

Que le moindre hazard, la plus légère perte
Trouble, transporte & déconcerte
Par les plus brutales fureurs?

Notre Chienne, au contraire, en son jeu plus tranquile,

Reprochoit aux Humains leur Raison inutile
Dont le moindre intérêt, quelque coup du hazard

Leur fait faire un honteux écart. *

* Voi. page 9. l'Innocence des mœurs & des passions des Bêtes.





UN CHIEN

Qui connoissoit les Caractères d'Imprimerie.

N^Otre CHARMANTE avoit pour
frère,

Où, si vous voulez, pour Mari ;

Difons mieux, pour son Favori,

Un Chien dont la science étoit plus fingulière.

Quand je dis la science, on conçoit aisément

Que j'entens, par ce terme, un fin discernement.

Or, cet habile Chien étoit trop estimable,

Pour n'avoir pas un nom qui lui fût convenable :

Ce fut donc par rapport à son rare talent,

Que d'une voix publique on l'a nommé BRIL-
LANT.

Il sçavoit de l'Imprimerie,

Soit par instruction, soit par raisonnement ;

Par pratique ou par théorie ,
Connoître & distinguer , d'un coup d'œil seu-
lement ,

Tous les différens caractères.

Les preuves de ce fait ne sont point des chi-
mères.

Sur une table on étaloit

Ces Lettres de diverse forme ;

Et pour les mieux placer dans un ordre con-
forme ,

Par leur nom on les appeloit.

On séparoit ensuite en petites colonnes ,

Les Voyelles & les Consonnes.

Après ce long travail, son Maître, d'un haut ton,

Lui répétoit : BRILLANT , prends garde à ton
ouvrage ;

Il faut , par un juste assemblage ,

De tous ceux qui viendront , ranger , former
le nom.

LE lieu de ce spectacle étoit auprès du Louvre. *

Qu'arrive-t-il ? La Scene s'ouvre :

On annonce à l'instant le Prince de TALMONT.

L'Echo de ce Théâtre à ce grand nom répond !
Le Maître de Brillant par trois fois lui répète ;
Le nom de ce Seigneur est TALMONT : Tu
sçais bien.....

Cette Leçon suffit. On voit courir le Chien

Qui parmi les Lettres furette
Les sept qui convenoient, & dont correcte-
ment

Il compose ce nom qu'on lit distinctement.

CETTE scene admirable ainsi renouvelée,
Pour cent noms au hazard s'ouvroit deux fois
le jour ;

* En la rue Froidmanteau, 1731.

Elle a charmé, surpris la plus docte Affemblée;
Et de Paris & de la Cour;
Une combinaison si juste & régulière
Exerce les Phyficiens
Oculaires témoins de ce petit myftère
Qui paffe pour Reffort chez les Cartéfiens.

CE Chien à l'Angleterre a donné ce fpectacle;
Et là, tout comme ici, quelques capricieux
Ont fuivi, fur fon Ame, un fyftême orgueilleux;
Tandis que la Nature, expliquant fon oracle,
Leur apprend que la Bête a certain jugement
Qui de l'Homme, à peu près, vaut le raifon-
nement.





LES OISEAUX DE PROIE

SUR LES COQUILLAGES.

LE Reflux de la Mer laisse sur ses rivages
Mille genres divers d'excellens Coquil-
lages

Qui sur le sable sont éparés.

Alors on voit de toutes parts

Les voraces Oiseaux y voler avec joie.

Dans leur serre crochue ils emportent leur
proie,

Et d'un rapide effor ils s'élèvent en l'air.

Mais leur bec ne sauroit arracher des rocailles

Les Poissons enfermés comme entre deux mu-
railles.

Quels moyens pratiquer pour en manger la
chair ?

Que faire? Vous sçavez qu'ils n'ont en leur
partage,

Pour armes & pour instrument,
Que les ongles, le bec; & que du fer tranchant.
Ils ne connoissent point l'usage.

Mais pour y suppléer avec facilité,

Voici leur artifice & son utilité.

LEUR théâtre est placé sur la cime pointuë
D'un grand roc tout blanchi par les flots écu-
meux,

Et que l'Aigle connu par ses exploits fameux,
A fait rougir du sang de plus d'une Tortuë.

C'est de là que l'Oiseau, d'un vol audacieux,
Fendant, perçant les airs, lance du haut des
cieux

Ses Coquillages dont la chûte
Fait écraser l'Ecaille en moins d'une minute.
Il en retire alors les chairs de ces Poissons

Qui font ses mets frians en toutes les saisons.*

NE reconnoît-on pas qu'une Ame est l'origine
De cet expédient que la Bête imagine ?

Nous direz-vous encor que cette invention

Est l'effet de l'impulsion

Des Esprits émanés d'un rocher insensible ;

Et que l'air a portés jusques à cet Oiseau

Dont ils ont ébranlé les fibres du cerveau

Par un Méchanisme infailible ?

Chimère ! Illusion ! Mais admirez plutôt ;

Comment il peut savoir, que selon la Statique ;

Et dans l'ordre de la Physique ;

Un corps pésant , plus il tombe de haut ;

Acquiert par sa grande distance ,

Plus de force & de violence ;

Et que chaque degré de sa célérité ,

Précipitant son poids , fait sa fragilité.

* Voi. le Voiage autour du Monde par Gemelli ;

Toutefois, c'est ainsi qu'il faut que l'Oiseau
pense,

Son opération en est la conséquence :

Car il est bien certain que mécaniquement
Il ne pourroit agir si méthodiquement.

LA Bête n'est donc point une pure Machine ;

Dont l'aveugle ressort fait l'aveugle action.

Au contraire, elle agit sous la direction

D'un Principe qui pense & qui la détermine.





LES CRABES.

PARMI nos Animaux aquatiques-rampans
Chez qui l'Ame produit des effets surprenans,

Vous sçavez que le Crabe, Ecrevisse amphibie,
A, pour se conserver, une adresse infinie.
Pour se rendre à la Mer on les voit tous les ans,
Si-tôt que le Soleil réchauffe le Printems,
Sortir, par millions, des bois en diligence,
Et garder dans leur marche une belle ordonnance :

Et cet ordre est si merveilleux,
Qu'il charme l'esprit & les yeux.

EN trois bandes, d'abord, la Troupe se divise.
Aux mâles courageux l'avant-garde est commise.

LES

Les Femelles au centre , avec arrangement ,
Composent le Gros de l'armée ;
Et par le reste , enfin , mêlé diversement ,
Leur Arrière-garde est fermée.
Chaque bande se forme en plusieurs bataillons
Qui marchent file à file en traçant des sillons.
Si vous les attaquez ; cette armée en allarmes
Combat à reculons ; mais d'un air menaçant
Fièrement présente ses armes
Qu'elle tient toujours en avant.
Et leurs armes sont deux tenailles
Qu'on nomme Pincés ou Mordans ,
Dont le choc mutuel , en heurtant leurs écailles ,
Fait des cliquetis effrayans.
Dans cet ordre guerrier ils font de longs voia-
ges.
Arrivés à la Mer , on les voit sur le champ ,
Contre leurs ennemis se retrancher un camp ;
Et pour se rafraîchir , se baigner aux rivages ,

Après avoir goûté quelque tems le repos ,

Ils s'occupent de soins nouveaux.

De se multiplier l'envie infatiable

Leur fait pondre leurs œufs qu'ils cachent sous
le sable.

Par l'ardeur du Soleil si-tôt qu'ils sont éclos,

Et que tous leurs Petits sont forts & bien dispos,

Leur nouvelle famille avec eux ils emmènent,

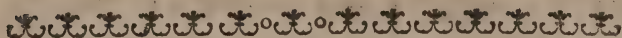
Et tous de compagnie en leurs Bois ils revien-
nent. *

UNE conduite où regne un ordre si charmant,

Ne prouve-t-elle pas quelque raisonnement ?

* Voi. l'Histoire des Antilles par le Pere du Tertre Jacobin ,
sur la Guadeloupe.





LES RATS

DES ALPES.

LES Alpes ces Monts orgueilleux
Qui portent leur front jusqu'aux
Cieux,
Nourrissent sur leur pente aux environs de
Coire,
La Capitale des Grisons,
Des Rats dont à peine on peut croire
L'ingénieux manége au tems des fénaisons.

CES Rats d'une espece assez fine,
Sont presque aussi gros qu'une Fouine.
Ils sçavent, dans l'Eté, faire pour leur Hyver,
Ample provision de foin tout le moins verd;
Et voici comment ils s'y prennent,

Chacun d'eux , tour à tour , fait sa tâche à
propos ;

L'un se tient couché sur le dos ;

D'autres , en cet état , tout doucement le traî-
nent

Chargé de sa botte de foin

Que ses pates qu'il dresse , embrassent avec
foin ;

Et par sa queuë ainsi traîné dans leur logette ,
Il leur sert de Cheval , & même de charette.

C'est par ce travail redoublé ,
Que ces Rats montagnards ont le dos tout
pelé. *

CE manége subtil n'est point un badinage.
Si l'on y réfléchit , on conçoit aisément
Que ce n'est point l'instinct , mais un raisonne-
ment

* Voi. le Voiage d'Italie de Spou.

Qui joint l'assortiment de tout cet équipage.
L'instinct ou le besoin peut bien grossièrement
 Inspirer à ces Rats sauvages ,
 Qu'ils doivent nécessairement
Vivre sur la montagne , en Hyver, de fourages:
Mais de les voiturer l'adroite invention
Est de l'Ame qui pense, une opération.





L'ÉLÉPHANT DE PORUS.

SI tous ces Animaux vous semblent mépris-
fables,

Paroissez, Eléphants, colosses formidables.

Pour vos Maîtres chéris dites-nous quelle ar-
deur

Vous a fait tant de fois leur servir de murailles,
Et signaler votre valeur,

En combattant pour eux dans le feu des batail-
les ?

Interrogez Porus. Son Rival triomphant
Alexandre vainqueur & bouillant de colére,
Lui faisoit mordre la poussière.

Porus est secouru par son brave Eléphant.
Pour son Maître blessé cet Animal sensible
Soutient de mille traits une grêle terrible,

Le défend de sa trompe ; il le place à l'écart ,
Et de son vaste corps il lui fait un rempart.
Il attaque, il combat , en prodiguant sa vie ,
Et ranime son cœur avec son industrie.
A Porus expirant il conserve le jour ,
Le relève ; & vingt fois le remet sur sa tour. *

D'UN Eléphant Machine & Machine-Auto-
mate

Sont-ce là les ressorts & l'opération ?

Non, non : c'est d'un grand cœur l'heroïque
action :

C'est un beau naturel où la valeur éclate.

* Voi. l'Histoire d'Alexandre.





LE CHIEN, LE MOINEAU, LE CHAT ET LA SOURIS.

UNE Dame de nom & connuë à Paris
Avoit fçû, par son industrie,
Apprendre à vivre ensemble en sa Ménagerie
Le Chien & le Moineau, le Chat & la Souris.
Tous ces quatre Animaux, malgré leur diffé-
rence ,
Et d'espece & d'humeur, vivoient d'intelli-
gence ;

Couchoient dans le même grabat ;
Et mangeoient tous à même plat.
Il est vrai que le Chien, par droit de préséance ,
Se partageoit d'abord la meilleure pitance ;
Ensuite , il régaloit le Chat
D'un morceau fin & délicat.

Le Chat , de son côté , doux , bien appris , hon-
nête ,

Au goût de la Souris poliment faisoit fête
De bon fromage gras , & de tranches de lard.

Le Moineau moins friand se contentoit des
mietes

De biscuit ou de pain dont ils lui faisoient part ,
Et qu'il alloit piquer au bord de leurs assietes.

Ainsi , chacun avoit son lot ;

Et tous bûvoient à même pot.

Mais comme on dit qu'après la panse

Vient le jeu , la joie & la danse ;

Le Chien léchoit le chat ; le Chat peignoit le
Chien :

La gaillarde Souris qui ne risquoit plus rien ,
Etoit aussi de la Partie ;

Et sans craindre l'antipatie ,

Joüoit avec le Chat qui , par cent jolis tours ,

Lui faisoit doucement la pate de velours.

Du pétillant Moineau le gentil badinage
Entroit aussi dans tous leurs jeux ;
Il aloit , flateur & volage ,
Béqueter l'un & l'autre en voltigeant sur eux.
Leur jeu de l'innocence étoit la douce image :
Ils n'y perdoient jamais aucun poil ni plu-
mage. *

CETTE rare Communauté
Plus sage qu'une Confrairie ;
Vivoit dans une privauté
Exemte de supercherie.
Enfin cette union qui parmi les Humains,
Entre freres & sœurs , entre cousins germains ;
Est si souvent incompatible ,
Avoit pour fondement chez nos quatre Ani-
maux ,
Qu'une Société ne peut être paisible ;

* Voi. les Mélanges , &c. par Vigneul-Marville , tom. 3. p: 24

Qu'autant que de l'humeur on bannit les défauts :

Qu'on sçait avec douceur se supporter l'un l'autre ,

Plaindre d'autrui le foible, & corriger le nôtre,

Un spectacle si curieux

Charmoit les Esprits sérieux.

Ils publioient partout , qu'aux Cloîtres des
Chanoines ,

Ni dans les Cellules des Moines ;

On ne voit point regner l'harmonique unisson
D'un si charmant concert de paix & de Raïson :

OR, d'un si bon ménage, & pourtant si contraire

En nature, en espece, en inclinations ,

Il résulte une preuve aussi forte que claire ,

Que la Bête-Machine a dans ses actions

Certain principe de lumière

Que vous qualifierez de plus ou moins grof-
fière;

Mais qui feule fuffit pour bien concilier
Quatre Bêtes fi discordantes.

Cette foible Raifon les rend affez prudentes
Pour vous faire sentir qu'il faut facrifier
Sa naturelle antipatie
A la néceffité du repos de la vie.





L'ÉLEPHANT ET LE MARCHAND.

LA Bête, ainsi que l'Homme, a naturellement ,

Et même assez bizarrement ;

Quelques défauts presque invincibles

En voici des preuves sensibles.

AU Roiaume de Siam un fameux Eléphant

Faisoit le métier de Brigand ,

Par inclination , ou par un pur caprice ;

Mais nullement par avarice.

Toutefois, jour & nuit rodant le grand chemin,

Il sçavoit avec violence

Détrousser les passans ; & de leur opulence

Il remplissoit son Magasin.

Il ne se trompoit point au choix des marchandises

Les plus rares , les plus exquises ;

Qui par leur prix & leur beauté

Charmoient sa curiosité.

Il voloit par plaisir & par libertinage.

Parmi vous plus d'un Grand* a fait ce badinage;

Mais comme le penchant au mal

Est toujours compensé par quelque heureux
mélange

De vertus dignes de louange ;

Quoi-que dans un degré très-souvent inégal ;

Aussi, notre Eléphant, bien qu'Animal sauvage,

Sçut apliquer à bien son riche brigandage :

A l'Homme il l'avoit fait, à l'Homme il le rend
dit

Par un motif de bienveillance

* Neron.

Qui pour son bienfaicteur sert de récompense.

De ce fait curieux voici le vrai récit.

UN jour cet Eléphant, souffrant d'une blessure,
Se traînoit avec peine à la fraîcheur d'un bois.

Il vit passer, par aventure,

Un gros Marchand Cochinchinois ;

Il le surprend dans la traverse ;

Et sans lui faire mal, par terre il le renverse ;

Lui présente son pié malade & douloureux,

Pousse, jette des cris plaintifs & langoureux.

Le Marchand s'enhardit, prend le pié, l'exa-

mine,

Voit la plaie, en arrache une profonde épine.

L'Eléphant qui se sent guéri,

Le regarde d'un œil doux, flateur, attendri ;

Le prend avec sa trompe, & doucement l'en-

gage

A monter sur son dos avec tout son bagage :
Au fond de sa caverne il le porte ; & d'abord
Il étale à ses yeux tout son riche trésor :
Chaque chose, avec ordre, étoit mise à sa place ;
Les étoffes à part, l'or & l'argent en masse.

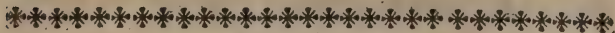
Il les lui montre en le flatant ,
Et puis se retire à l'instant ,
En lui faisant assez connoître,
Que de tous ses trésors il le laisse le Maître.

AUX Magistrats voisins le Marchand tout
joyeux ,

Déclare du butin l'exacte circonstance ,
Et de l'Eléphant généreux
L'admirable reconnoissance *

* Voi. le Voiage de Siam par feu M. l'Abbé de Choisi.





L'AIGLE ET SA MAITRESSE.

UN jeune Aiglon fut élevé
Par une jeune Fille avec des
soins extrêmes.

Ce fier Roi des Oiseaux fut si doux, si privé,
Que leur table & leur lit étoient presque les
mêmes.

Elle avoit adouci, par mille petits jeux,
Son naturel impérieux.

Cet Aiglon devint Aigle; & sentant son cou-
rage

Et sa force croître avec l'âge,

Il prenoit le vol chaque jour.

Il essayoit son bec, il éprouvoit sa serre;

En faisant la petite guerre

A tout le Gibier d'alentour.

Bien-tôt d'un noble effor animant son audace,

Il enlevait l'Agneau qu'il trouvoit à l'écart.

Sur la montagne ensuite il étendit sa chasse

Dont à sa Bienfaitrice il faisoit toujours part.

Mais il ne borna pas son amitié fidelle

A cette simple bagatelle :

Son cœur reconnoissant a voulu que la mort

Immortalisât sa tendresse ,

En partageant le dernier sort

De sa bienfaisante Maîtresse.

Elle tomba malade. Il en fut si touché ,

Qu'à ses piés , sur son lit , il fut toujours cou-

ché.

Elle meurt. On la porte à son bucher funébre ;

Mais pour le rendre plus célèbre ,

Il s'y jette au milieu des flammes & des feux

Qui les consumèrent tous deux.

C'EST un Auteur Romain * qui cite cette histoire :

Il assure que de son tems,
On en célébroit la mémoire
Par des spectacles éclatans.

C'ETOIT dans la Ville de Seste
Qu'un bras de l'Hellespont sépare d'Abydos,
Fameuse par le sort funeste
Du tendre Amant d'Hero ** qui périt dans les
flots.

* Pline Histoïr, nat. Liv. X. ch. 53

** Leandre.



LE LION
ET

L'ESCLAVE.

JUSQU'ICI j'ai prouvé par démonstration,
Que la Bête, en naissant, reçoit de la Nature,
D'une Raison infuse une juste mesure
Dont elle suit toujours l'heureuse impression.
Mais ce n'est pas assez : Je pousse ma carrière ;
Et je veux vous montrer par des traits de lumière,

Que tous vos Anciens ont même respectés ;
Jusqu'où notre Ame étend ses nobles facultés.

La Pensée & la connoissance

Sont nos intimes mouvemens ;

Mais pour nos Bienfaiteurs nos tendres sentimens

Vont au plus haut degré de la reconnoissance.

N'en admirez-vous pas mille traits généreux

Dont vos Historiens font l'éloge pompeux ?
Cette noble vertu qui dans l'Homme est très-
rare,

Est si commune parmi nous,
Qu'il n'est point d'Animal, ou sauvage ou bar-
bare,

Qui de la signaler ne soit même jaloux.
Je viens d'en rapporter des preuves assez amples;
Et sans vous en citer une foule d'exemples,
Je me contenterai d'en choisir encore un
Dont le détail n'est pas commun.

L'ESCLAVE d'un Romain (son nom étoit
Androde)

Soûpirant pour sa liberté,
Voulut se procurer un état plus commode,
Et s'affranchir du joug de sa captivité.
Pour rendre sa fuite plus sûre,
Timide, il crut qu'il étoit bon,

Dans sa périlleuse aventure,
De s'affortir un Compagnon.

Ils parcourent tous deux les Forêts, les Montagnes ;

La frayeur & la faim sont leurs tristes compagnes.

Accablé de fatigue & de nécessité,

Androde s'endormit dans un Bois écarté.

Un Lion, près de là, gémissoit dans son antre :

Par hazard il en sort se traînant sur le ventre :

Il entend certain bruit d'un profond ronflement :

Il s'avance tout doucement ;

Il examine, il flaire, & voit que c'est un Homme.

Il le laisse achever tranquillement son sommeil.

Le Compagnon d'Androde alors épouvanté,

S'éloigne du Lion avec rapidité,

Et ne songeant qu'à se sauver soi-même.

Laisse son Compagnon dans ce péril extrême,

Mais est-il un effroi pareil

A celui que sentit Androde à son réveil ?

Il voit à ses côtés un Lion : il se trouble :

Plus il est près de lui, plus sa crainte redouble.

Il fuit : Mais le Lion le suivoit d'un pas lent ;

De loin , baissant la tête , il montrait , en trem-
blant ,

Une pate malade , enflée & distillante

D'un pus livide & noir la matière sanglante.

Ce spectacle le touche , il le laisse aprocher :

Il le voit à ses piés tristement se coucher ,

Et lui montrer l'endroit où sa pate est blessée.

Alors, l'Homme en arrache une épine enfon-
cée ;

Et pour lui procurer sa prompte guérison ;

Il applique un tampon de mousse & de gazon.

Le Lion se sentant guéri de sa blessure ,

Ne peut se séparer de son cher Médecin ;

De sa queue il le flate; & par un court chemin;
En droiture il le mène en sa caverne obscure;
Il avoit, depuis peu, fait sa provision

De bons morceaux de venaison :
D'abord il l'en régale; & court quêter sa proie
Qu'avec lui, chaque jour, il partage avec joie,
Durant plus de six mois cette hospitalité
Subsista doucement avec sécurité.

Mais l'Esclave ennuié de ce genre de vie,
Abandonna son hôte : Et dans sa folle envie,
Errant & vagabond, après plus de quatre ans,
Il fut pris & conduit à Rome, où la Justice

Le condamna, pour son supplice,
A combattre tout nud des Lions dévorans
Dont la soif & la faim avoient aigri la rage
Pour les animer au carnage.

Contre ce malheureux on détache à l'instant
Un Lion furieux, affamé, rugissant.
Androde, à demi mort, pâlit, tremble, frif-
sonne ;

La fatale trompette sonne :

Le Lion part avec fureur ;

Sa flotante crinière avec horreur se dresse :

Il regarde l'Esclave ; il s'arrête , il s'abaisse ,

Et reconnoît son Bienfaïcteur.

Pour s'en faire connoître il lui montre sa pate ;

Et rampant à ses piés , il les léche & les flatte.

On détache un second Lion

Qui court pour dévorer le malheureux Esclave :

Le premier le défend avec l'affection

D'un cœur reconnoissant & brave.

Frapé d'étonnement, tout le Peuple Romain

Demande que ce fait par écrit on rédige.

Il admire , comme un prodige ,

Dans un Lion féroce, un acte plus qu'humain ;

L'exécution se proroge ,

Et l'Esclave l'on interroge.

L'Empereur veut sçavoir si cet événement

N'est point l'effet secret de quelque enchante-
ment,

Le Sénat applaudit : l'Esclave, sans mystère,
Publie à haute voix le détail de l'affaire.
Dans l'instant l'Empereur, de son autorité,
Lui conserve la vie avec la liberté.
Par ses bienfaits encor, consacrant la mémoire
De cette surprenante histoire,
A l'Esclave il laissa son généreux Lion,
Et les fit honorer de cette Inscription.

*Cet Esclave, par sa prudence,
A ce Lion malade a prêté son secours.
Ce Lion, par reconnoissance,
A l'Esclave mourant a conservé les jours. **

UN Animal pure Machine,
Ajusté des plus fins ressorts,
Peut-il avoir quelques rapports
Avec cette action où le Cœur seul domine ?

* Auli-Gellii Noctes Atticae, lib. 5. cap. 14.



L' A B E I L L E.

LES Philosophes anciens ;
Plus sages , plus profonds que
vos Cartésiens ,

Ont toûjours , dans la Bête , admiré la Nature :

Les uns ont reconnu que le Raisonnement
Est dans elle un Principe infus intimément ;
Mais restraint & borné dans sa juste mesure.

D'autres ont soutenu que nos conceptions
Qui dirigent nos actions ,

Où l'on voit éclater tant d'ordre & de justesse ,
Tant d'industrie & de finesse ,

A quelques degrés près, nous égalent à vous ;
Que le Plus & le Moins vous distinguent de
nous.

Si les preuves incontestables
Que j'en viens d'établir par démonstrations ;

N'étoient pas encore capables
De dissiper l'erreur de vos opinions
Qui choquent la Nature & l'honneur de notre
Etre,

Il faut , pour dernier trait , vous faire enfin
connoître

Jusqu'à quel point prodigieux
D'intelligence & de merveille ;

L'Insecte peut porter son Art ingénieux.

Ecoutez. Admirez. Je parle de l'ABEILLE.

LA Nature féconde en Animaux divers ;

D'espece différente a peuplé l'Univers.

L'Eléphant, ce Colosse énorme, épouvantable ;

Et l'imperceptible Ciron ,

Sont tous également , dans leur proportion ,

Des jeux de son Pouvoir immense & respecta-
ble.

Mais se déterminant par un choix favorable

Pour un petit Insecte ailé,

Dans l'Abeille elle a rassemblé

Tout ce que chaque Bête a de plus admirable;

Je vais en éfleurer quelques traits merveilleux,

De tous tems admirés des Sçavans curieux;

Et pour leur conserver leur beauté naturelle,

Je supprime la Fable ancienne & nouvelle.

La Nature & la Vérité

Triompheront assez par leur simplicité.

DEUX Classes ont toujours partagé les Abeil-

les;

Celles du premier rang sont blondes & ver-

meilles.

C'est par leur peau luisante & leurs vives cou-

leurs,

Qu'elles font distinguer leur prix & leurs va-

leurs.

Du plus brillant émail leurs aîles sont parées,

Et leurs écailles font dorées.

Leur petit corps est lesté ; & leur front est orné

D'un cercle rayonnant dont il est couronné.

C'est-là la généreuse & la plus noble race.

Mais l'autre dont le corps est brun, sale & pou-
dreux,

Paresseuse, & qui traîne un gros ventre terreux,

Demeure reléguée à la dernière Classe :

Et comme on en fait peu de cas,

Je ne daigne en parler, & reviens sur mes pas

A celles de la bonne espece,

Dont je dois célébrer le mérite & l'adresse.

TOUT ce Peuple est fidèle & soumis à la loi

D'une Abeille qu'on nomme ou Mère, ou

Reine, ou Roi.

Des autres elle est différente,

En ce qu'elle est plus longue & beaucoup plus

brillante.

Lors que ses œufs viennent d'éclore,
On voit son peuple qui l'honore,
Accueillir, caresser tous ses nouveaux Petits,
Et les réchauffer dans leurs nids.
Mais dès qu'ils ont atteint leur degré de croif-
sance,
Il faut que de concert, quoi-que séparément,

Ils travaillent en diligence
A construire chacun son petit logement.
L'Histoire en est sécrete. Elle est si surprenante,
Que de fastueux Ignorans
La traiteroient de conte, ou de fable amusante,
Si je n'avois du fait, mille Auteurs pour garans.
Son adresse, il est vrai, paroît presque incroia-
ble :

Car enfin est-il concevable
Qu'un Insecte qui n'a que sa trompe & ses piés,
Membres si délicats, si fins, si déliés,
Puisse, sans instrument, par une regle sûre,
Dans un ordre parfait jeter le fondement,
Et conduire, élever, finir son bâtiment
Qui passe les beautés de votre Architecture?
Il y regne partout tant de précision,
Quoi-que sur un plan difficile,
Qu'il n'est point d'Architecte habile
Qui n'en admire l'art & l'exécution.

Mais

Mais pour vous en tracer une fidèle image,
Il faut dans son principe expliquer tout l'Ou-
vrage.

D' A B O R D , l'Abeille extrait , exprime ar-
tistement ,

Des larmes du Narcisse & de diverses plantes

Grasses , visqueuses & gluantes ,

Un suc dont elle forme un liquide ciment.

Elle trempe en ce suc sa cire encore molle ;

Dont elle enduit son Alvéole.

Le ciment endurci rend les fondemens sûrs

Où sont construits ses petits murs.

D'une cire gommeuse elle élargit la croûte ,

Pour former son plancher & soutenir la
voûte.

Ce peuple qui dévient chaque jour plus nom-
breux ,

En se multipliant & pullulant sans cesse ;

L

Et qui craint qu'en la Ruche il ne soit trop en
presse ,

Ménage son terrain dont il est très-soigneux.

C'est pour y réussir , que par son industrie ,

Il donne à sa Cellule, en dehors, en dedans ,

La figure exagone & tournée à six pans ,

Dans l'art le plus exact de la Géométrie.

Leurs petits Logemens dans cet ordre ajustés

Se touchent de tous les cotés :

Chaque espace est rempli sur une ligne égale ,

L'Alvéole est si bien l'un à l'autre colé ,

Qu'il n'y reste jamais de vuide & d'intervale

Qui par le moindre point vous le montre isolé.

La figure exagone a plus d'un avantage ;

Elle renferme encor dans son contour cer-
tain ,

Un espace plus grand , que même elle dégage ,

En ménageant tout le terrain.

C'est par ce motif que l'Abeille ,

Par une adresse sans pareille,
De cette figure a fait choix.
Il faut observer toutefois,
Que celle qui bâtit ainsi son Edifice
Permet qu'une autre le polisse ;
Une autre encor , par ses soins singuliers ;
Rend les angles exacts & bien plus réguliers,
Une troisième enfin , & qu'elle s'associe ,
Sçait unir la superficie ;
Et comme cet ajustement
Ne se peut faire absolument
Sans qu'on retranche & qu'on retire
Des particules de la cire ;
D'autres Ouvrières ont soin ,
Afin qu'au Ménage tout serve ,
D'emporter ces fragmens en un lieu de ré-
serve,
Pour les employer au besoin.

LEURS travaux ne font point languiffans
ni frivoles,

Tout fe fait fi diligemment,

Qu'un feul jour ordinairement

Leur fufit pour bâtir quatre cents Alvéoles ;

Et pour les féparer du corps de leurs rayons,

Elles pratiquent des cloifons

Dont chacune a fon ouverture,

Qui par fon exacte ftructure

Et par fa difpofition,

Sert de communication.

Cette ingénieufe méthode ;

Si néceffaire & fi commode

Epargne les détours , abrège le chemin

Quand elles vont porter leur cire au Magafin.

DE vos Ingénieurs les plus rares merveilles

Ne peuvent furpaffer l'ouvrage des Abeilles.

LORS qu'elles ont fini tous les compartimens
De leur admirable Dédale ;

Selon la fymmétrie & les alignemens
Que leur prescrit leur Art que nul autre n'é-
gale ;

Elles font au dedans regner la propreté,
De peur qu'un mauvais air n'altère leur santé.
Des fentes de leur porte elles bouchent l'en-
trée

A tout vilain reptile , à tout sale Animal ;
Et mastiquent la Ruche autour du pié d'estal
Avec de la glu préparée.

Je n'ay représenté que d'un léger crayon
L'incompréhensible artifice
De l'Alvéole & du Rayon ,

Dont l'Abeille en fécret construit son édifice ;
Mais ce n'est pas affés. Il faut présentement
De leur Police exacte observer les manières ,

Et vous dévoiler les mystères
De leur sage gouvernement.

IL EST purement despotique ;
Quoi-que tous les Sujets vivent en Répu-
blique.

Au milieu de la Ruche est la première place
Dont le Roi , dans son Trône , occupe tout
l'espace :

Jour & nuit de sa Garde il est environné ;
Et par lui tout est ordonné.

Quelques uns vous ont dit comme un fait
véritable ;

Que le Roi seul n'est point armé d'un Aiguil-
lon ;

Mais c'est une erreur , une fable :

Il en est pourvû d'un plus piquant & plus
long :

S'il s'en sert quelques fois , ce n'est qu'avec
prudence ,

Et pour punir la négligence
De quelques lâches paresseux.
Il dispense ses Loix avec tant de justice,
Qu'il bannit de l'Etat les Sujets vicieux
Dont les mœurs lui pourroient causer du
préjudice.

QUOI-qu'autour de la Ruche un long bour-
donnement

Ne vous semble marquer qu'un confus mou-
vement,

Qu'une agitation bruyante, irrégulière ;
Ce bruit sourd n'est , au fonds , qu'un ordre
concerté,

Etabli sur l'Autorité

D'une Police très sévère.

Leur naturel est prompt, mais sage, obéissant,

Adroit, œconome, agissant.

Si durant tout l'Hyver elles sont nonchalantes,

Les trois belles faifons les rendent vigilantes,
Chez elles le devoir est la fuprême Loi.
Le travail, de concert, fe regle & fe partage.
Chacune est attentive à remplir fon emploi.
Les Vieilles ont la charge & les foins du ménage,

Et de tenir toujours le Logis propre & net.
Les Gardes de la porte y font en fentinelle.
Les autres, tour à tour, font la ronde & le guet;
Tandis qu'un Efcadron courageux & fidelle
Chaffe, pourfuit au loin les infolens Bourdons,
Et tout le genre efroc des avides Frélons.

CELLES qui par leur âge ont plus d'expérience,

Vont de l'air observer l'éternelle inconstance.

Si le Ciel paroît nébuleux,

Et que les vents foient orageux;

Elles font certain figne à leurs jeunes Compagnes,

De ne pas s'écarter au loin dans les Campa-
gnes ;

Mais d'aller près leurs murs , dans les pro-
chains Jardins

Sucer le thim , l'œillet , les lis & les jasmins.

Elles craignent que la tempête

Ne vienne fondre sur leur tête ;

Ou qu'un violent tourbillon

Ne les couvre , en volant , de paille & de
fablon.

Mais lorsque le Soleil, terminant sa carrière ,

Annonce un lendemain tout brillant de lu-
mière ;

Et que sa blanche Sœur , dans son Char ar-
genté ,

Leur promet d'un air pur la douce aménité ,

On les voit le matin , aussi-tôt que l'Aurore

A répandu ses pleurs sur les présens de Flore ,

Voltiger dans les Champs , pomper de fleur
en fleur ;

Le suc qui de leur miel compose la douceur.
Après l'avoir extrait de cent plantes feüilluës,
Il faut , pour l'emporter & pouvoir voltiger,
En balancer le poids , & le savoir charger
Sur les petits crochets de leurs jambes véluës.
Un nouveau soin succède. Il leur faut chaque

jour
Qu'elles vont moissonner des essences nouvel-
les ,

Eviter d'engluer & de poïsser leurs aïles ,
Dont le moindre embarras nuiroit à leur retour.

SI du fier Aquilon l'impétueuse haleine
Les surprend quelquesfois en traversant la
Plaine ,

A ce vent orageux qui les peut emporter ,
Et par le moindre choc briser leur corps fra-
gile ,

Elles ont trouvé l'art de pouvoir résister ;

En augmentant leur poids par quelque grain
d'argile.

C'est à cette imitation ;

Que pour rendre un Vaisseau moins roulant
& plus stable ,

Vous avez la précaution ,

En l'exposant aux flots, de le lester de sable.

Souffrez cette réflexion ;

Je reprens ma description.

LORS que l'Astre du jour , en parcourant le
Monde ,

Décline à l'Horison pour se coucher dans
l'Onde ,

Les Abeilles aux champs cessent de travailler.

En foule vers la Ruche on les voit revoler ,

La trompe & les cuisses chargées

De l'essence des fleurs qu'elles ont fouragées.

Leurs sœurs sont à la porte ; & pour les sou-
lager ;

Reçoivent leur moisson & la vont arranger.

Quand chacune , au retour , s'est un peu reposée ,

En respirant le frais de l'humide rosée ,

On attend encor quelque tems

Celles que le butin retient plus tard aux
Champs :

Les unes vont chercher & presser les Trai-
neuses ,

Rodent aux environs, bourdonnent à l'entour.

D'autres vont au devant des jeunes Moisson-
neuses ,

Et leur prêtent le dos pour hâter leur retour.

MAIS si-tôt que le jour a fait place aux Etoi-
les ,

Et que la sombre Nuit a déployé ses voiles ;

Dans la Ruche on entend le signal du sommeil :

L'heure de la retraite est celle du silence.

Chacune en sa Cellule y dort en assurance
Jusqu'au nouveau signal qui marque le réveil.

L'exercice alors recommence.

Le matin à même heure on fort en diligence.

A la même heure on rentre ; & le travail finit
Entre le Crépuscule & l'Ombre de la nuit.

TEL est le cours réglé de leur pénible vie

Toujours au travail asservie.

Leur amour pour les fleurs , & souvent la cha-
leur

Les fait, sous les fardeaux, expirer de langueur.

Leurs innocentes mœurs ignorent l'avarice ,

Et ce que le Bien-propre inspire d'artifice.

Leur trésor est commun , mais il est dispensé

Avec le même soin qu'elles l'ont amassé.

Le Magasin public fournit le nécessaire.

Le superflu de l'ordinaire

Est un bien de réserve , un dépôt précieux ;

Un fonds de supplément pour l'hyver pluvieux.

Dans une union mutuelle

Elles vivent en paix , sans trouble , sans querelle.

Elles sont cependant sujettes à des maux

Comme les autres Animaux.

C'est pour se soulager, que cette République,

Contre ces tristes accidens ,

Pratique sous ses toits , par des soins très-prudens ,

Un petit Hôpital en forme de Portique.

Des autres logemens ce Réduit séparé

Reçoit d'un soupirail un air plus épuré.

Les malades y sont traitées ,

Et par leurs sœurs alimentées.

C'est avec le suc odorant

D'une fleur de couleur de pourpre & d'isabelle,

A qui les Anciens donnent le nom d'Amelle,

Qu'elles leur font un Restaurant.

Souvent leur maladie insensiblement cède

A la vertu de ce remède.

Si la mort les enlève , on les porte dehors ,

Et de fable on couvre les corps.

AU milieu d l'Eté que la Ruche fourmille

Pleine de rejetons de la même famille ,

Tout ce peuple nombreux y vit trop à l'étroit.

C'est par un ordre nécessaire

Que la troupe surnumeraire

Décampe , & cherche un autre Toit.

Le Roi sort le premier. Tout part dès qu'il
l'ordonne.

Des plus jeunes, d'abord, le brillant Escadron,

En se ferrant de près , le suit & l'environne

En forme d'un gros péloton.

On croiroit qu'elles vont, errantes & bannies,

Planter au loin des Colonies :

Mais dès le premier vol tout ce nombreux

Effain

S'accroche d'ordinaire à quelque arbre pro-
chain.

Elles n'entreront point dans la Ruche nou-
velle ,

Si par avance on ne l'emmielle.

Il la faut embaumer d'agréables odeurs ,
Et répandre à l'entour le parfum des liqueurs.

DANS ce nouveau séjour l'Effain n'est point
tranquile

Quand il s'y rencontre deux Rois

Qui, voulans regner à la fois,

Allument le flambeau de la Guerre civile.

Tout ce peuple est soldat dans ce trouble
intestin.

Avant que les deux Rois se mettent en cam-
pagne ,

Chacun fait son Parti; sa troupe l'accompagne;

Et veut partager son Destin.

C'est

C'est alors qu'on les voit, de courage animées,
A l'abri de leurs Murs & sous leur Pavillon,
De leur trompe aiguïser leur perçant aiguil-
lon ;

Et la pointe des traits dont elles sont armées :
Tout frémit, tout s'ébranle : On les peut voir

alors
Au quartier de leur Chef se ranger en deux
Corps.

Aux sons vifs & bruians qu'excite leur colére ;
On croiroit qu'on entend la trompette guer-
rière.

Enfin , du Combat général

On fait rétentir le signal.

Les deux Rois ennemis ont quitté leur mu-
raille ,

Et déjà dans leur camp commence la bataille ;

Les troupes , à l'envi , fécondant leur ardeur ,
Par des coups redoublés signalent leur valeur.

Les plus fiers Escadrons, sans que rien les ef-
fraye,

S'acharnent sur le sang & meurent sur la playe;

Les deux Rivaux ambitieux,

A l'honneur du combat animent les timides ;

Et font, pour s'accrocher, des efforts glorieux :

Plus le péril est grand, plus ils sont intrépides.

Ils portent le courage ou l'effroi dans les rangs.

Tout le champ est couvert de morts & de mou-

rans.

QUOI-DONC ! un si grand cœur, un si no-
ble courage

Dans de si petits Animaux ?

Oui : Rien ne peut calmer leur terrible car-
nage ;

Que la fuite ou la mort de l'un des deux Ri-
vaux,

LORS qu'après le combat le Vainqueur se
retire ;

Le Peuple réuni reconnoît son Empire.

La douceur de la paix jointe à la liberté ;

Est au Roi le garant de leur fidélité.

Tandis qu'il vit, il regne avec pleine Puissance ;

Il est honoré , respecté ,

Plus par un zèle ardent que par l'obéissance

Qu'exige la contrainte ou la timidité.

S'il s'agit de tirer une illustre vengeance

De quelque Ennemi qui l'offense ,

Tous y volent avec ardeur.

Mourir pour sa défense , est le comble d'hon-

neur.

Après sa mort tout change. Un trouble domes-
tique

Met le miel au pillage. Ils brisent leurs cloi-
sons ;

Ils ravagent leur cire & rompent leurs Rayons!
Mais d'un Roi fucceffeur la fage politique
Fair cesser le désordre; & sous les mêmes Toits
Rétablit la vigueur & le respect des Loix.
Il fait tout refleurir; & le même Génie
Perpétuë à l'Etat sa première harmonie.

DANS le gouvernement de chaque Nation;
Où l'on fait observer la Regle & la Justice,
A peine trouvez-vous une imitation
D'un si parfait modèle & d'ordre & de police.
C'est de là qu'on prétend, & que je le fôûtiens
Sur l'Oracle des Anciens,
Que l'Abeille, en naissant, reçoit une Etincelle
De la Lumière universelle *.

Et qu'elle fait briller, par admiration;
Tant de dextérité presque furnaturelle;

* *Esse Apibus partem Divinæ Mentis, &c. Virgi. Georg. l.*
A. V. 220.

Qu'il ne manqueroit rien à sa perfection,
Si ce n'étoit qu'elle est mortelle *.

QUE tout l'Esprit subtil des zélés Partisans
Des belles visions du Cartésianisme,
Vienne ici débiter leurs Contes amufans;
Qu'ils tâchent de prouver que le seul Mécha-

nisme

Doit nécessairement, par les relations
Des refforts de l'Abeille avec ses actions;
La conduire au hazard dans un ordre si sage;
Et lui faire opérer si régulièrement
Les prodiges de son ouvrage;

Sans Ame, sans pensée & sans raisonnement.

Je me retranche ici; J'attaque & je défie

La nouvelle Philosophie.

Toutes ses suppositions

Qui ne sont que des fictions;

* Quid non Divinum habent, nisi quod moriuntur? *Quintil.*

A quelque Esprit bien sain feront-elles entendre

Que la Bête , fans rien comprendre ,
Agit si prudemment ; & fans que sa Raison
Des moyens à leurs fins fasse combinaison.
En vain vous oposez un instinct chimerique ;
Et les Loix de la Méchanique ;
Ce n'est qu'un détour orgueilleux
Pour nous priver de connoissance ;
Et pour vous réserver le droit présomptueux
D'une plus vaste intelligence.

Mais pour développer tous nos secrets ressorts,
Avez-vous pénétré dans le fonds de notre Ame ?
Sçavez-vous s'il n'est point une subtile flâme,
Un principe moteur qui produise au dehors,
Ce qu'une Cause intelligente ,
Une faculté connoissante

Regle au dedans de nous ; & si nos mouvemens
Ne sont point les effets de ses commandemens ?

Votre Esprit si sublime & si philosophique
Ne conçoit point comment votre Corps or-
ganique

Conserve avec votre Ame une intime union :

Vous en ignorez l'origine ,
La Cause , les effets , la disposition ;
Et vous osez sonder , par votre fiction ,
L'Esprit intérieur qui meut notre Machine ?

Quelle aveugle présomption !

Puisque vos mouvemens , si semblables aux
nôtres ,

Ont des principes inconnus ;
Par quel orgueil , par quel abus
Voulez-vous pénétrer & les uns & les autres ?

Sur nos ressorts mystérieux
La Nature a jeté des voiles ténébreux ;
Et la suprême Intelligence

Vous en a dérobé la secrète ordonnance.
Ainsi , vous n'en parlez que par l'opinion

Qu'enfante, avec erreur, l'imagination.

De là, vos plus belles idées,
En ignorant le Vray, se trouvent mal-fondées.
Je ne vous fais donc point un téméraire écart
Dont Vous, soyez en droit de nous faire repro-
che.

La Nature, à plus d'un égard,
Affés près de Vous nous approche.
Le raport est si grand entre nos actions,
Que, bien-que Vous soyez des Hom-
mes,

Il semble, à n'en juger que par vos passions,
Que vous êtes ce que nous sommes.
Sur ce point je m'arrête ; & par discrétion,
Je ne veux pas plus loin pousser ce parallèle.
Mais aussi terminez votre injuste querelle,
Et cessez d'avilir notre condition.

SI quelques Animaux dont Vous venez d'en-
tendre

Le merveilleux gouvernement,
Ne pouvoient vous convaincre & vous faire
comprendre
Qu'ils ont de la Raison certain découlement ;
J'emprunterois la voix de tous ceux que la
Terre,
Dans sa vaste étendue, & nourrit & resserre ;
Je m'élèverois dans les Airs ,
D'où je ferois parler l'espece volatile ;
Je descendrois au sein des Fleuves & des Mers ;
Et j'interrogerois jusqu'au moindre Reptile.
Alors, de chaque espece en n'assemblant qu'un
Trait
De leur naturelle prudence ;
Je formerois un Corps invincible & parfait
De preuves de leur Connoissance.

NE sôûtenez donc plus que tous nos Ani-
maux

Sont privés de Raison, de sens, d'intelligence.
Car pourquoi citez-vous avec tant déloquen-
ce,

Nos mœurs, nos actions, pour guérir vos dé-
fauts?

Il faut, sans doute, que les nôtres
Soient bien plus légers que les vôtres.

LORS que Vous vous plaignez à des Amis
ingrats

Qui vous laissent dans l'embaras ;
Vous leur vantez du Chien l'Ame reconnois-
sante,

Et sa fidélité généreuse & constante.

A CE JEUNE Prodigue, à ce Dissipateur ;
Dont si rapidement la Fortune s'épuise ;
La Fourmi ménagère est un bon Précepteur
Qui l'instruit & le moralise.

Au tems de la moisson elle amasse avec soin
Tout le grain qu'elle économise ;
Et de peur qu'en Hyver elle ne soit surprise ,
Elle pourvoit à son besoin ;
Et la provision qu'elle met de réserve
Contre l'Avenir la préserve.

VOULEZ-vous au travail exciter un Enfant
Vagabond , libertin , un lâche , un Fainéant ,
Qui dans les bras de la Paresse
S'endort indignement , gâté par la Mollesse ?
On lui fait admirer l'ordre continuel ,
Les soins , les mouvemens , la peine indus-
trieuse .

De l'Abeille laborieuse

Qui compose, à la fois, sa Cellule & son miel.
Son exemple éloquent est une rémontrance
Qui de ce Paresseux réveille l'indolence.
De l'emploi de l'Abeille un curieux détail

Est un attrait piquant qui l'anime au travail.
L'Infecte lui fait honte. Il s'arme de courage,
Et rougit de languir dans son lâche esclavage.
L'Homme ainsi qui sur nous fait ses réflexions
S'évertuë & se porte aux grandes actions ;

Et puise ses Loix politiques
Dans nos prudentes Républiques.
Chaque espèce, chez nous, Vous fournit mille
traits

Qui, simples & sans artifices ,
Du Beau, du Vrai, du Bon , vous peignent
les attrait ,
En vous faisant sentir la laideur de vos Vices.

ARBITRES orgueilleux de ce fier Tribu-
nal

Qui, par ses visions extrêmes ,
Au vil rang d'Automate abaisse l'Animal ,
Accordez-vous avec Vous-mêmes.

CAR, si ses bonnes qualités
Vous font des Leçons assés amples
Que Vous proposez pour exemples
Des plus sages Moralités ;

IL FAUT qu'il ne soit pas une pure Ma-
chine ;

Puisque ses bonnes Mœurs sont des Instruc-
tions

Dont Vous vous servez mieux que de votre
Doctrine,

Pour corriger vos passions.

OU BIEN, Vous faites tort à l'humaine
Nature,

D'approuver le reproche & la juste Censure
Que vous fait l'Animal privé de sentiment,
S'il est vrai qu'il n'agit que machinalement.

POUR renverser votre système ;
Et trancher tous les nœuds de la difficulté ;
Le sens naturel m'a dicté
Cet indissoluble Dilème.
C'est un invincible Argument
Dont la simplicité , la force & la Justice
Prouvent l'illusion , l'orgueil & le caprice
De votre aveugle entêtement.
Vos hypothèses , vos défaites
Ne sçauroient vous sauver d'un éternel affront ;
Et l'injure que Vous nous faites
Doit réjaillir sur votre front.

UN plus ample détail deviendrait inutile
Pour ma justification.
Ce que j'ai dit suffit à mon Esprit stérile ;
Et j'ay droit de conclure avec précision ;

QUE la Bête n'est point une pure Machine,
Un Automate, un Instrument;
Mais qu'elle pense, agit avec discernement,
Par un Principe infus qui seul la détermine,
Et lui donne une attention
Qui fait sa conservation.
Sur ces faits si certains j'établis sa défense;
Et m'en rapporte à la Science
De tout impartial & raisonnable Esprit.
J'ay conclu. Je finis. J'ay dit.





R E' P O N S E
DU PHILOSOPHE
I M P A R T I A L.

A S S E' S & trop long-tems nous avons
entendu
Un discours où le fiel sur l'Homme est répandu.

O toi , qui que tu fois , Animal téméraire ;
Qui prétens de ton ETRE éclaircir le mystère ;
Osés-tu soutenir que tous les Animaux ,
Par leurs droits naturels , sont presque nos
égaux ?

Réprime ton audace : Apprens à te connoître ;
Et sache que l'Homme est ton Maître,
Notre éminente qualité

Ne

Ne vient point d'un Empire usurpé , tyrannique :
que :

C'est notre privilège & le droit spécifique
Que nous donne sur toi notre Immortalité :

T U te plains , je l'avouë , avec quelque justice ,
ce ,

Qu'il se rencontre parmi nous ,
De bizarres Esprits , inquiets & jaloux ,
Qui , par orgueil ou par caprice ;
Te traitent trop indignement ,
En te voulant priver d'Ame & de sentiment ;
Mais les plus éclairés & les plus équitables
Reconnoissent dans toi certaines qualités

A ta Nature convenables ;
Et de fécrettes facultés
Qui dirigent tonAme en tonCorps organique ,
Par un pouvoir qui passe un Jeu de Méchanique ,
que :

LORS que Nous t'accordons cette propriété ;

Tu ne dois pas en tirer vanité ;

Ni t'attribuer l'avantage

D'avoir, ainsi que Nous, la Raison en partage

La Nature ne t'a donné

Que la Lumière nécessaire

Pour conserver tes jours dans leur cercle

borné.

Mais notre Esprit s'élève à la plus haute Sphère

re.

Et lors que tu prétens faire comparaison

De ta foible lueur avec notre Raison ;

On pardonne à ton ignorance.

Sache, entre Nous & Toi, quelle est la diffé-

rence.

TON Esprit d'industrie est toujours limité ;

Et renfermé toujours dans l'uniformité.

Jouir du bien présent, est ton objet suprême.

Tu ne peux, en pensant, réfléchir sur toi-même ;

Et tu n'as, pour agir, ni pleine liberté ;

Ni seulement la Volonté.

Quelle que soit ton Ame, elle est matérielle ;

Les appétits des sens bornent ses fonctions.

Mais notre Substance immortelle

Porte aux plus haut des Cieux ses contemplations :

Son heureux privilège & son glorieux titre

Est de jouir du Libre-Arbitre.

C'est cette Liberté qui, dans le Sens Moral,

N'affervit jamais l'homme, & le laisse le maître

D'operer le Bien ou le Mal

Qu'il sçait discerner & connoître ?

De son sublime effor les mouvemens divers

N'ont pour bornes que l'Univers.

Notre Esprit émané d'une Lumière pure

Sonde les profondeurs, perce l'obscurité
Des mystères que la Nature
Ne veut pas profaner à ta brutalité.
Toutes tes actions qui ne sont qu'animales ;
N'ont que les Sens pour leur objet :
Tu ne peux mériter par le moindre sujet ,
Le bonheur ni le prix de nos vertus morales :
Avec toi tout meurt , tout périt.
Mais après notre vie , une autre qui la suit ;
Est la récompense éternelle
De l'usage des Dons de notre Ame immor-
telle.
La suprême Divinité
Ne se découvre point à ton indignité.
C'est l'Homme , l'Homme seul qui , sage &
raisonnable ,
Mérite d'adorer sa Grandeur ineffable.

F I N

TABLE DES HISTOIRES

Contenuës en cet Ouvrage.

L E Barbet de l'Officier.	page 34
Le Chien de Sabinus.	37
L'Oiseau de Proie & le Poulet , le Loup & l'Agneau.	42
Le Singe échapé.	52
Le Singe de Charles-Quint.	58
Le Singe & l'Ecolier.	65
Le Chien & le Chat.	75
La Cigogne & le Pelican.	78
La Poule & les Cannelons.	81
Le Castor.	84
Le Canard.	98
La Linote.	100
Le Cheval.	106
Les Serins.	111
Une Chienne qui joïoit au Piquet.	116
Un Chien qui connoissoit les caractères d'Imprimerie.	120
Les Oiseaux de Proie sur les Coquillages.	124
Les Crabes.	128
Les Rats des Alpes.	131
L'Eléphant de Porus.	134
Le Chien , le Moineau , le Chat & la Souris.	136
L'Eléphant & le Marchand.	141
L'Aigle & sa Maîtresse.	145
Le Lion & l'Esclave.	148
L'Abeille.	155
Réponse du Philosophe à la Bête.	192

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux : *L'Apologie des Bêtes*, &c. avec la Preface, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'Impression. FAIT à Paris ce 5. Octobre 1731. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôtde Paris; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé Me GILLES MORFOUACE DE BEAUMONT, Avocat en notre Cour de Parlement de Paris, & ancien Trésorier de France, Nous ayant fait Remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage en Vers, de sa Composition, lequel a pour Titre *la Connoissance des Bêtes, contre le Systéme des Philosophes Cartesiens qui prétendent que les Brutes ne sont que des Machines Automates*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer ledit Ouvrage en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES; Voulant favorablement traiter ledit Exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur bon papier & en beaux caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Imprimeurs-Libraires & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre & debiter ny contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ny en partie en feuille séparées ny autrement ny de faire aucuns extraits dud. Ouvrage sous quelque pretexte que ce soit d'aug-

mentation, correction, changement de titre ou autrement ; sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'Amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interets ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbatou y aura été donnée es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous Mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée & qu'aux copies Collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers-Secretaires ; foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro Chartre Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Fevrier l'an de grace mil sept cent trente-deux, & de notre Regne le dix-septième. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris. N°. 322. Fol. 309. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autre que les Libraires & Imprimeurs, de vendre faire vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. A la charge d'en fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 23. Février 1732. P. A. LE MERCIER. Syndic.

AVERTISSEMENT.

S'ETANT glissé quelques fautes en cette Edition, où l'Auteur n'a pû être présent ; on prie le Lecteur d'avoir recours à cet *Errata.*

Fautes à corriger.

- Page 8. *le premier mot, Le, lisez De.*
Page 40. V. 4. Natutel, *lisez Naturel.*
Page 55. V. 4. quarrier, *lisez quartier.*
Page 56. V. penultième, promment, *lisez promptement.*
Page 66. V. 8. qni, *lisez qui.*
Page 67. V. premier, baliüres, *lisez balieures.*
Page 79. V. 9. leur, *lisez leurs.*
Page 81. V. dernier, bord, *lisez bords,*
Page 83. V. dernier, ludépendant, *lisez Indépendant.*
Page 118. V. 7. arrageant, *lisez arrangeant.*
Page 152. V. 17. détache, *lisez déchaîne.*
Page 175. V. 5. après milieu, *lisez de.*

120

1110



11





